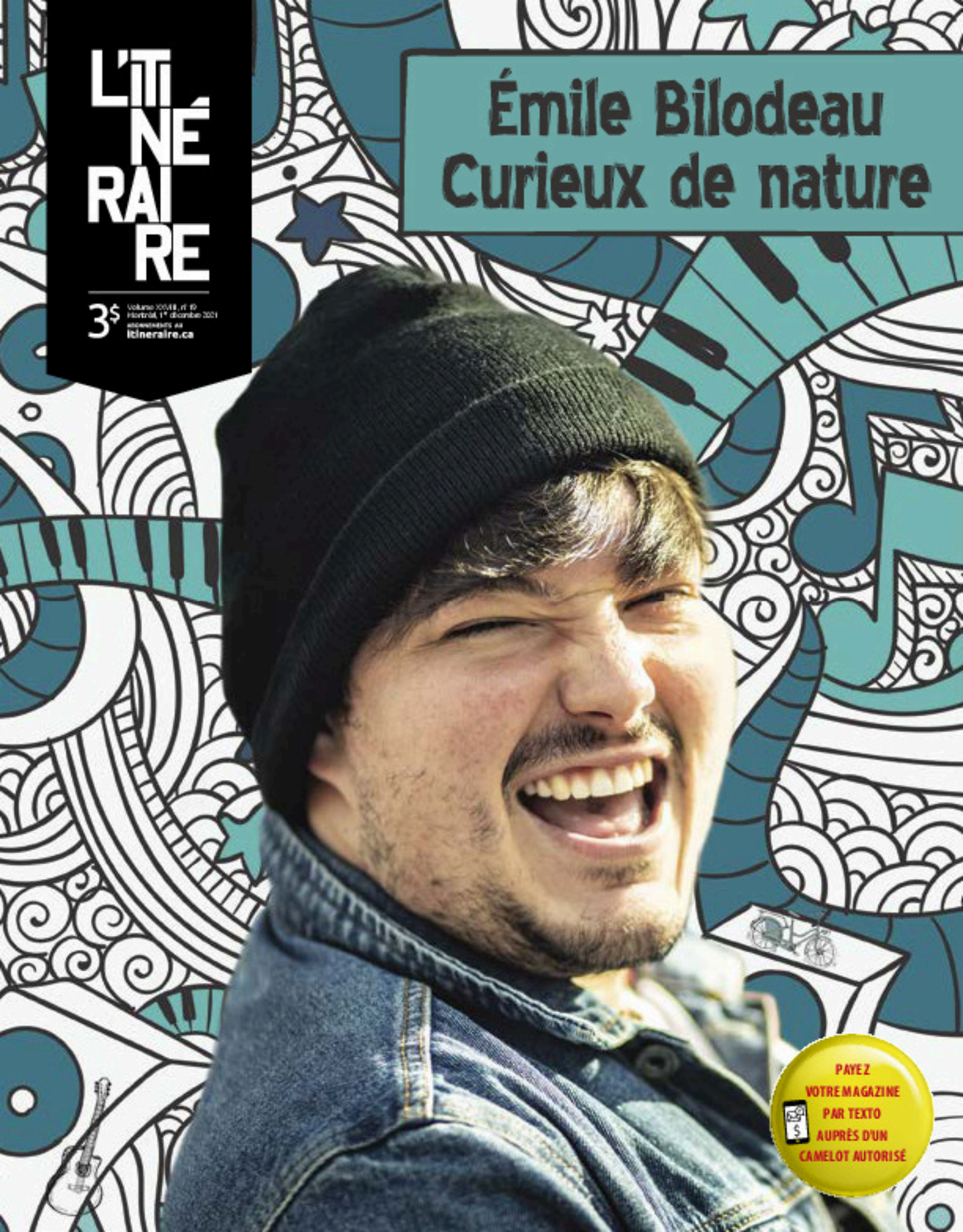
L'ITINÉRAIRE

3$ Volume XXVIII, nº 10
Montréal, 1er décembre 2021
abonnements au
itineraire.ca

Émile Bilodeau
Curieux de nature



PAYEZ VOTRE MAGAZINE PAR TEXTO AUPRÈS D'UN CAMELOT AUTORISÉ

PUBLICITÉ

Octobre 2021 à avril 2022
Centre Bell

Tellement
hockey.

Tellement Montréal.

Bonaventure
Lucien-L'Allier

stm

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'Itinéraire*.

ZOOM

Nicolas Leclair

Camelot n° 1442 • **Âge** 25 ans
Point de vente Métro Viau et Berri/de Maisonneuve

Vous avez sans doute croisé récemment un nouveau visage à la station Viau. C'est Nicolas! Il y vend le magazine depuis peu à l'intérieur de la station. Une nouveauté qui lui est accordée depuis la validation de sa formation sanitaire à L'Itinéraire. S'il vous est familier, c'est peut-être aussi que vous l'avez rencontré à l'intersection de Berri et de Maisonneuve, son autre point de vente.

Nicolas est avec nous depuis quelque temps déjà. Il a commencé à vendre le magazine après avoir été référé auprès de l'organisme par un intervenant, alors qu'il vivait une situation difficile. Une fois qu'on lui a expliqué le fonctionnement de l'organisme, il a aimé ce qu'il a entendu et a décidé de se lancer.

Après quelques allers-retours dans les dernières années, Nicolas est récemment revenu à L'Itinéraire. Il sent que cette fois-ci est la bonne. Depuis que l'organisme a repris la vente du magazine, temporairement suspendue au début de la pandémie, il se sent prêt à reprendre ses activités de camelot.

Depuis son retour, Nicolas a aussi commencé à écrire plus souvent. Étant très sociable, il veut se faire connaître par vous, ses lecteurs.

Étant aussi un mordu de lecture et de jeux vidéo, Nicolas compte explorer différents styles d'écriture dans le magazine, à partir de ces centres d'intérêts. Vous pourrez lire ses textes qui oscilleront entre le fantastique et la poésie et qui toucheront différents thèmes: les animaux, des anecdotes de vie et ses réflexions personnelles.

Au-delà de ses activités à L'Itinéraire, Nicolas espère pouvoir retourner à l'école prochainement. C'est à cause de la pandémie que le jeune camelot a dû mettre sur pause son programme en sciences humaines au cégep. La pandémie lui a malheureusement fait perdre aussi son emploi dans l'industrie de la restauration.

Avec le nouvel élan qu'il a trouvé, Nicolas a pour défi de retourner sur le marché du travail et de réintégrer son programme d'études. À plus long terme, il espère un jour avoir une maison, une famille et des enfants. Un rêve assez classique, mais qui dévoile un côté attachant.

Si vous croisez Nicolas à l'un de ses points de vente, prenez le temps de lui dire bonjour, n'hésitez pas à jaser avec lui et à l'encourager à écrire. Il a aussi reçu une formation de vente par texto, c'est-à-dire que vous pouvez lui acheter le magazine et le payer par texto.

Par Daniela Aranibar · Bénévole à la rédaction
PHOTO CARLA BRAGA

PARTENAIRES MAJEURS

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'Itinéraire EST MEMBRE DE

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'Itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'Itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement et de l'impact social à :

c.e.lavery@itineraire.ca
514 597-0238 poste **222**

Les **camelots** l'achètent **1,50 $**

3$ **Prix de vente**

1,50 $ **paie** l'impression + coûts de production

Payez par **texto** TEXTEZ **30333** +ENTREZ **CAMELOT** +ENTREZ **# DU CAMELOT**

Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au

Groupe communautaire L'Itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Étant toute nouvelle à Montréal, c'est avec plaisir que j'ai fait la connaissance d'Agathe au Métro Lionel-Groux. J'ai pu commenter avec elle ses questions aux trois candidats à la mairie. Je lis avec beaucoup d'intérêt les derniers numéros et me réjouis du prochain ! Bravo à toute l'équipe et aux talentueux camelots !

Nadine Deleury

ÉCRIVEZ-NOUS ! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp !

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

PRIX JUDITH-JASMIN 2020 FPJQ — GAGNANT ÉDITION 2020 — PRIX novae GAGNANT 2020

Le journal L'Itinéraire *a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.*

Le Groupe L'Itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'Itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

SOLISCO

IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)

FSC www.fsc.org — MIXTE Papier issu de sources responsables FSC® C011825

LUC DESJARDINS
Directeur général et éditeur

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

ALEXANDRA GUELLIL
Journaliste responsable société

KARINE BÉNÉZET
Journaliste responsable de la formation des participants

CARLA BRAGA
Création visuelle

ALEXANDRE DUGUAY
Gestionnaire de communauté

CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, ANITA BARSETTI et DANIELA ARANIBAR
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT et LUCIE LAPORTE
Bénévoles à la révision

Photo de la une DAVID HIMBERT
Photomontage CARLA BRAGA

ADMINISTRATION

ESTELA SOLORZANO
Responsable de la comptabilité

MARCELA CHAVES
Adjointe comptable – Commis au dépot

JOSÉE LABRECQUE
Conseillère principale développement philanthropique

PASCALE PLANET
Développement philanthropique – Médias sociaux

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chef du développement et de l'impact social

VANESSA TREMBLAY
Chargée de projets – Distribution

ISABELLE LACHARITÉ, THOMAS WAYLAND et MAUDE ROMPRÉ
Intervenants psychosociaux

PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

JEAN-CHRISTOPHE RUEL
Coordonnateur service alimentaire

PROGRAMME MAISON RONDE

MARILOU MAISONNEUVE
Chargée de projets

DENIS DI TOMASSO
Coordonnateur à la formation des participants

JEANNE MARION et NATANAËL BÉGIN-PAUL
Intervenantes

TAMARA LACASSE
Barista sociale

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.

Trésorier
NICK KAMINARIS - Nuvei

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'Itinéraire

Administrateurs
MIVILLE TREMBLAY
EMNA BRAHAM
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'Itinéraire
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'Itinéraire
ROGER PERREAULT - Camelot de L'Itinéraire
DANIEL PRINCE - Représentant des camelots

ÉDITORIAL

1er décembre 2021
Volume XXVIII, n° 19

Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

L'écoanxiété et autres considérations

Est-ce moi, ou la pandémie a fait en sorte qu'on parle davantage des « vraies affaires » ?

Il semble que la santé mentale, l'écoanxiété, l'intolérance aux fléaux de société comme la violence conjugale, les agressions sexuelles, les injustices envers les Autochtones, entre autres sujets, occupent une plus grande place dans nos vies.

Bien sûr, ce n'est pas d'hier qu'on en parle, mais il me semble qu'on le fait plus souvent et plus ouvertement. Et on ressent aussi l'urgence d'en discuter pour trouver des solutions.

C'est notamment le cas de l'écoanxiété, qui fait l'objet d'un dossier qu'aborde dans nos pages la journaliste Irene Ruby Pratka, dans une collaboration spéciale pour *L'Itinéraire*. Le concept de cette forme de détresse existentielle ne date pas d'hier non plus ; les termes solastalgie ou écoanxiété ont été inventés en 2000 par le philosophe australien Glenn Albrecht. Bien que ces synonymes se rapportent aux changements climatiques, ils comportent des nuances : solastalgie est défini comme le deuil de ce qu'on a perdu et l'écoanxiété à ce qui pourrait arriver.

Et cette peur-là de ce qui nous attend, si on ne pose pas des gestes concrets, touche de plus en plus de monde, notamment les jeunes, qui voient leur avenir hypothéqué par les changements climatiques. Difficile de contourner cette source d'angoisse, on nous en abreuve tous les jours dans les médias et sur les réseaux sociaux.

Il est facile de changer de poste ou de ne pas lire sur le sujet, et parfois il le faut pour préserver sa santé mentale. Mais on ne peut pas nier les changements climatiques, on voit leurs effets partout sur la planète. L'extrême canicule et sécheresse qui ont sévi dans l'ouest de la Colombie-Britannique l'été dernier, suivies des pluies torrentielles qui ont inondé la même région de la province en novembre sont des signes inquiétants de ce qui nous attend si rien n'est fait.

Alors comment composer avec une telle réalité ? Sommes-nous vraiment impuissants face aux changements climatiques ? Peut-être pas. S'impliquer, s'engager, militer, vivre dans le moment présent, apprécier les beautés de la vie, sont parmi les conseils des personnes qui interviennent dans nos pages.

L'authenticité d'Émile Bilodeau

Oui, la vie peut être un défi. Nous souffrons toutes et tous d'épisodes anxieux et d'autres problèmes de santé mentale à un moment de nos vies. Et certains sont plus affectés que d'autres. Mais la question est de moins en moins taboue et en parler fait partie de la guérison.

C'est aussi ce que croit le très sympathique et authentique Émile Bilodeau que l'on a accueilli chez nous à la mi-novembre. Il a accordé une entrevue à notre journaliste Alexandra Guellil dans laquelle il s'exprime sur la vie et sur les grands maux de la société. Il nous a même fait le plaisir de nous chanter *Ma maladie mentale*, une de ses chansons de son dernier album *Petite nature*.

Notre journaliste Karine Bénézet, quant à elle, brosse un portrait très imagé du conteur Michel Faubert, qui est, en quelque sorte, le gardien de la mémoire de nos complaintes et chants anciens. Une lecture fort intéressante ! ■

19 camelots ont participé à cette édition

SOMMAIRE

1er décembre 2021
Volume XXVIII, nº 19

3

Mots de camelots

3 Zoom sur Nicolas Leclair

9 Agathe Melançon

9 Manon Fortier

9 Samir Halaimia

29 Jean-Jeannette Devost

29 Jacques Bibaud

29 Diane Gariepy

© COURTOISIE
22

© NADINE BOULIANNE
34

8 Rond-point international

10 Dans l'actualité
Augmentation des prix : jusqu'où ira-t-on ?
Alexandra Guellil

12 En toute liberté
Souvenirs : il y a 25 ans, la grande grève étudiante de 1996
Mathieu Thériault

20 Société
Santé mentale : comment vont les jeunes ?
Alexandra Guellil

22 Environnement
De l'angoisse à l'espoir : canaliser son écoanxiété
Ruby Irene Pratka

30 Chronique
La Louisiane et les Montréalais
Roger Perreault

32 Dans la tête des camelots
Les histoires de votre enfance

34 Culture
Michel Faubert
C'est pour vous dire qu'une fois...
Karine Bénézet

40 Espace sciences
Yves Grégoire

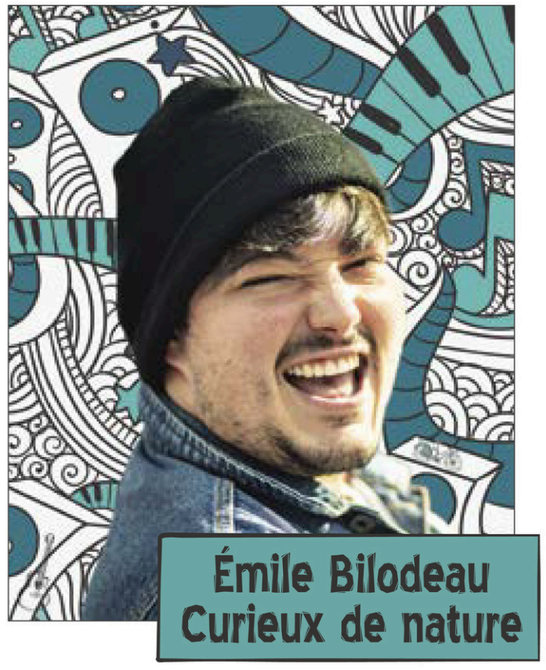
42 BD
Siou

43 C't'encore drôle
Pier-Luc Ouellet

44 Détente

À la Une

Alexandra Guellil



14

Du haut de ses 25 ans, Émile Bilodeau est ce genre d'artiste qui écrit sa société. En show avec sa guitare, il décrit son Québec, sans mâcher ses mots. Son tout dernier album, ***Petite nature***, le prouve : entre noirceur et luminosité, il presse de parler de nos écueils sociaux pour qu'on puisse, ensemble, les rectifier.

Rond-point international

Traduction **Alexandra Guellil**

IREK DOROZANSKI | REUTERS

BIÉLORUSSIE Migrants ou réfugiés ?

Les tensions à la frontière entre la Pologne et la Biélorussie continuent de monter. Des milliers de migrants vulnérables sont bloqués dans une impasse entre les deux pays. Environ 4 000 hommes, femmes et enfants sont arrêtés le long de la frontière. Beaucoup de ces personnes ont essayé de passer, sans succès. Selon certains rapports polonais, ce sont des « migrants » alors que pour d'autres Biélorusses, ce sont des « réfugiés ». D'après la BBC, à la mi-novembre, la Pologne craignait que la Biélorussie « *essaye de provoquer un incident avec des centaines de migrants cherchant à entrer dans l'Union européenne pour demander une protection* ». Cette guerre de mots n'a rien de nouveau : la façon dont les personnes en mouvement sont étiquetées a d'énormes implications sur le type d'obligations juridiques et morales que les États et les sociétés ont envers eux. Cette crise entre la Pologne et la Biélorussie pourrait avoir des effets plus larges, notamment lorsqu'on tente de comprendre les relations qu'ils entretiennent avec l'Union européenne. Demander l'aide de l'OTAN pourrait alors être plus facile pour la Pologne, mais cela nécessiterait une militarisation immédiate. Du côté de l'Union européenne, un parallèle avec le Brexit peut être fait. Des images de migrants vulnérables exhibés par les forces militaires biélorusses les montrant entassés à la frontière ont choqué le public polonais. Mais au-delà de toutes ces considérations géopolitiques, des milliers de personnes souffrent de faim, de froid, sont exposés à la violence et vivent dans la peur. (*The Conversation / INSP*)

SIBÉRIE Ralentir le dégel

Dans l'un des endroits les plus froids de la planète, à 130 kilomètres au sud de la côte arctique de la Russie, le scientifique Sergey Zimoz (sur la photo) ne peut trouver aucun signe de pergélisol (sol minéral des régions arctiques gelé en permanence) alors que le réchauffement climatique imprègne le sol de la Sibérie. Dans ce sol gelé contenant depuis des millénaires des os de mammouths et de la végétation ancienne, le dégel menace de libérer de grande quantité de gaz à effet de serre. Les émissions de pergélisol, qui sont considérées comme d'origine naturelle, ne sont pas prises en compte dans les engagements gouvernementaux visant à réduire les émissions. Sergey Zimov a étudié le phénomène depuis sa base scientifique dans le Yakoutie, une région productrice de diamants, depuis une dizaine d'années. Il constate les effets du changement climatique en temps réel. « *C'est l'un des endroits les plus froids de la planète et il n'y a pas de pergélisol* », s'inquiète-t-il. « *Le méthane n'a jamais autant augmenté dans l'atmosphère qu'à la vitesse qu'il est aujourd'hui… et c'est lié, je le pense.* » Le pergélisol couvre 65 % de la masse continentale de la Russie. Cela représente environ un quart de la masse continentale du nord. Selon les scientifiques, les émissions de gaz à effet de serre résultant de son dégel pourraient éventuellement égaler, voire dépasser, les émissions industrielles de l'Union européenne en raison du volume considérable de matières organique en décomposition. (*Reuters / INSP*)

MAXIM SHEMETOV | REUTERS

L'Itinéraire est membre du **International Network of Street Papers** (Réseau international des journaux de rue). Le Réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez **insp.ngo**.

insp International Network of Street Papers

Mots de camelots

L'accessibilité

J'ai entendu dire que certaines personnes qui ont des symptômes de la COVID ne se font pas tester. Je me suis tout de suite demandé « *Mais pourquoi ?* ». Est-ce que les gens peuvent se rendre en cinq à dix minutes de marche à un centre de dépistage ? Est-ce que tous les endroits sont ouverts, ou bien le nombre de centres de dépistages a diminué ? Y-a-t-il du monde qui connaît la source de leurs symptômes, ou qui pense la connaître ?

Est-il possible que les méthodes de dépistages actuelles en découragent plusieurs ? S'il y avait des méthodes comme l'analyse de la salive sur la langue, de l'urine, ou des mouchoirs usés, est-ce qu'on attirerait plus de gens ? Plutôt que d'aller au fond du nez, par gargarisme ou bien au fond de la gorge proche des amygdales, on pourrait faire preuve de créativité pour trouver des méthodes de dépistage plus agréables. Ceci pourrait faciliter la vie des parents qui doivent faire tester leurs enfants, ou bien des employés ou patients qui doivent passer régulièrement le test, en plus d'encourager ceux qui sont peut-être effrayés de se faire tester.

Je me demande aussi, est-ce que tout le monde habite assez proche d'un centre de dépistage ? En cas de doute, que peuvent faire les gens qui n'ont pas d'autre choix que de prendre le transport en commun pour aller se faire tester ? Les gens connaissent-ils des ressources pour éviter de faire l'épicerie au retour du dépistage ?

Mon opinion est que plus c'est facile et accessible, plus les gens sont encouragés à participer. De plus, j'aurais trouvé plus pratique que le passeport vaccinal arrive par la poste automatiquement comme une carte d'assurance maladie. Une chance qu'il y a des organismes et des bibliothèques, pour aider ceux et celles qui sont moins à l'aise avec la technologie ou qui n'y ont pas accès.

AGATHE MELANÇON
CAMELOT MÉTRO LIONEL-GROULX

Maison hantée II

Marlon Wayans est de retour dans cette parodie irrévérencieuse et hilarante. Vous rirez à en avoir mal au ventre.

Oui, l'Halloween est passée. Mais je suis tombée par hasard sur ce film au magasin. C'est plus qu'un film d'Halloween, c'est un fait vécu ! Il y a vraiment des maisons hantées farceuses comme dans ce film, et on peut en visiter. Dans ces maisons, il se produit des choses comiques et paranormales. Il y en avait dans le centre-ville de Montréal et ailleurs dans le monde, mais plusieurs ont été démolies. Les curieux peuvent aller les voir sur internet. N'ayez pas peur, c'est une expérience à vivre. Il est important de rester calme si jamais on voit un fantôme. Des fois, les fantômes sont là pour expliquer ou pour nous montrer quelque chose, un meurtre par exemple. Ils ne sont pas là pour nous faire du mal nécessairement. Habituellement, quand tu fais le bien, il n'y a pas de danger, il ne t'arrive rien de mal. J'aimerais rencontrer des chasseurs de fantômes pour passer une journée avec eux. *Watch out !* Entités, je vous attends ! D'ailleurs j'aime bien visiter la maison hantée à la Ronde, c'est ma dose d'adrénaline.

Voir un film surnaturel fait ressortir des souvenirs d'expériences étranges de ma jeunesse. Depuis que je suis jeune, je sais qu'il ne faut pas que je dise des choses qu'on ne croirait pas par peur des préjugés. Manon a un esprit de mentaliste.

MANON FORTIER
CAMELOT MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND / VILLAGE CHAMPLAIN

Mon mode de vie

Une des meilleures choses qu'on puisse avoir dans la vie, c'est un travail qu'on aime. Dans la majorité des cas, on a des tâches à effectuer et c'est parfois difficile. Mais pour moi, vendre le magazine *L'Itinéraire* c'est encore mieux qu'un travail.

Au début c'était différent, mais avec les années, c'est devenu plutôt un mode de vie puisque ça m'a permis de me faire des amis et d'avoir des clients qui sympathisent avec moi. C'est très précieux pour moi de pouvoir interagir avec des gens chaque jour, des messieurs et des dames si gentils.

L'Itinéraire m'a amené à essayer de comprendre les gens, à penser à la manière de les aborder. J'ai appris à ne pas me fier aux apparences, à ne pas avoir de préjugés.

Et il y a les bébés, ces beaux bébés que je vois presque tous les jours. Ils représentent ce que l'être humain a de meilleur.

Comme me l'avait dit mon ami retraité Réjean, camelot lui aussi, la vente de *L'Itinéraire* est une façon de rythmer la journée. J'y trouve la motivation pour sortir de chez moi le matin. C'est comme une thérapie qui me permet aussi de faire un peu d'argent.

Je vous raconte une anecdote. Une dame voulait m'acheter le magazine. Elle a cherché longtemps l'argent dans son sac, regardant dans toutes les poches. Comme elle ne trouvait pas, elle s'est excusée et a voulu partir car elle n'avait pas les 3 $. Je lui ai dit : « *Madame, tu t'es donné tout ce mal pour trouver l'argent et je présume que tu aimes le magazine. Tu as voulu m'encourager alors tiens, madame, c'est gratuit. Je te fais un cadeau.* » Elle n'y croyait pas trop, mais elle était contente puis elle est partie. Elle est revenue peu de temps après et elle avait de l'argent. Elle m'a donné 5 $. Merci, madame !

SAMIR HALAIMIA
CAMELOT MONT-ROYAL / LANAUDIÈRE

Alexandra Guellil

Bertrand Schepper
Chercheur à l'Institut de recherches et d'informations socioéconomiques (Iris)

AUGMENTATION DES PRIX : Jusqu'où ira-t-on ?

© J. COMP | FREEPIK

Paniers d'épicerie, produits de première nécessité, essence, chauffage ou loyers, la flambée des prix est devenue une réalité autant pour les plus vulnérables que pour la classe moyenne. Pour Bertrand Schepper, chercheur à l'Institut de recherches et d'informations socioéconomiques (Iris), l'inflation est le résultat de la reprise des économies post-COVID qui, trop rapide, ne parvient pas à répondre à la demande.

La pandémie n'est pas l'unique responsable de l'augmentation fulgurante des prix, contrairement à ce que l'on pense. Il y a aussi le prix du pétrole qui a une grande part de responsabilité. « *Il y a eu une baisse de la production de pétrole et de la demande à cause de la pandémie ce qui a engendré une forte augmentation de la demande à la réouverture des frontières. Les puits étaient en partie fermés, ou produisaient moins, donc le pétrole était rare, alors que la demande était grandissante* », vulgarise M. Schepper.

Au même moment, les produits liés aux transports étaient en pénurie et les exportations se faisaient au ralenti. Et cela a bien évidemment eu un impact au moment de la reprise où plusieurs compagnies n'ont pas hésité à gonfler leurs prix. « *Beaucoup de produits, qui ne coûtaient pas si cher que cela, ont augmenté à la suite de la reprise économique* », soutient le chercheur.

Tout coûte plus cher

Ainsi, au mois de novembre, on estimait à environ 5 % le taux d'augmentation sur un panier d'épicerie. « *Pour donner une idée, selon certains économistes, une famille qui a un revenu d'à peu près 50 000 $ par année, aurait 2 300 $ en moins dans ses poches à la fin de l'année* », calcule rapidement M. Schepper.

Et avec l'approche du temps des Fêtes voire au courant de l'hiver prochain, il y a peu de chance que l'essence et les produits alimentaires diminuent. Pire encore : les prix continueront d'augmenter. Et cela concerne autant le panier d'épicerie, le coût de l'énergie, du chauffage et des loyers que les déplacements en avion, par exemple.

Le principe de base en économie veut que lorsqu'il y a une plus grande demande que d'offres, on s'attend généralement à une augmentation importante des tarifs sur certains produits. Et ce constat est mondial, la plupart des pays font face à une hausse en flèche des prix depuis la relance économique.

Au Québec, les produits de base ont écopé : +68 % sur le prix des huiles, +31 % sur celui des céréales, +48 % pour le sucre, +10 % sur le porc et autres viandes, etc. Bref, le Québec se retrouve à composer avec une inflation de 2,5 % sur les produits alimentaires, d'après le rapport d'octobre dernier publié par le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation (MAPAQ). « *On peut supposer que cela diminuera un peu plus tard, mais l'autre enjeu restera de se chauffer puisque les tarifs d'Hydro-Québec comme ceux du gaz naturel collent à l'inflation. Cela voudrait dire qu'à court et moyen terme, se chauffer coûtera plus cher* », infome M. Schepper.

Quelles solutions ?

L'une des raisons pour lesquelles la classe moyenne se rend un peu plus compte des effets de l'inflation, c'est que les salaires n'ont pas ou très peu augmenté depuis la crise. « *On a pu profiter d'une forme de rareté de la main-d'œuvre, mais pas au même niveau ou à la même vitesse que l'inflation. Ceux qui sont le plus touchés sont les personnes qui ont des revenus fixes* », ajoute le chercheur en citant en exemple les retraités, malgré leur bon salaire pendant leur vie active.

Si on a beaucoup appelé à soutenir le commerce local et à consommer québécois, force est de constater que la capacité de modifier les choix de consommation dans le panier d'épicerie n'est pas donnée à tout le monde. « *Souvent, les moins nantis et les classes moyennes n'en ont pas le temps ni la capacité,* ajoute le chercheur. *Et même si on augmente le salaire minimum, cela ne veut pas dire que la classe moyenne, qui a un salaire fixe en aura un plus important.* »

Quant aux revendications sur l'augmentation du salaire minimum, M. Schepper croit qu'elle serait bénéfique économiquement et que ce serait loin d'être une solution temporaire. Mais il faudrait aussi que les gouvernements empêchent l'inflation en contrôlant les taux décrétés par la Banque du Canada, ce qui signifie que les emprunts d'argent seraient plus difficiles. « *Toutes les familles qui ont des revenus moyens avec des hypothèques à taux variables risquent de voir le coût de la vie augmenter ou de payer une plus grande part que par le passé* », illustre le chercheur.

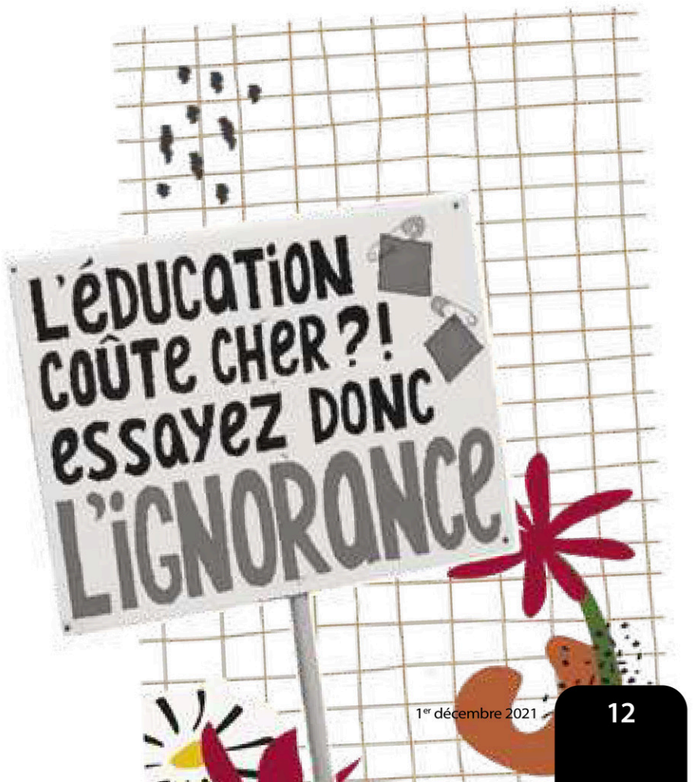
Créer de nouveaux standards

M. Schepper propose des solutions qui doivent être perçues comme une volonté de créer de nouveaux standards : geler les tarifs d'Hydro-Québec pour qu'ils ne suivent plus l'inflation, augmenter le salaire minimum, ou offrir l'assurance d'une règlementation plus poussée, notamment sur la hausse des prix des loyers, sont trois éléments sur lesquels les gouvernements pourraient, selon lui, intervenir relativement rapidement. « *Ce sont, sans doute, des solutions temporaires, mais cela ne veut pas dire que l'on ne doive rien faire ou que les gens doivent souffrir encore plus de cette situation.* » ■

par Mathieu Thériault
Camelot Bernard / de l'Épée

Souvenirs : Il y a 25 ans, la grande grève étudiante de 1996

Si vous avez plus de 16 ans, il y a de bonnes chances que vous ayez au moins un vague souvenir de la grande grève étudiante de 2012 ; le fameux « printemps érable » ou le mouvement dit des « carrés rouges ». À ce jour, on la considère toujours comme la plus grande grève, du mouvement étudiant québécois, si ce n'est pas la plus grande grève tout mouvement social confondu. Si vous habitiez Mars à l'époque, une tonne de livres ou de d'archives web peuvent vous permettre de voir ce qui s'est alors passé. Pour les gens de ma génération (les quarantenaires disons), il y a eu un grand débrayage étudiant en 1996, qui était aussi considéré à l'époque comme la plus grande mobilisation de la jeunesse depuis les « mythiques » années 60 ou 70, qu'on nous présentait déjà comme une époque où les jeunes étaient en mode mobilisation pratiquement 24/7 et où toutes les femmes auraient, mettons, brûlé toutes les brassières possibles dans de grands bûchers ! Comme j'étais très impliqué à l'époque, je vous propose un récit à peu près fidèle du contexte dans lequel tout cela s'est déroulé.



Le néolibéralisme : Bouchard et le massacre des programmes sociaux

Pour des gens de mon âge et surtout pour une tonne d'autres bien avant moi, 1995 était l'année de tous les espoirs. Le PQ venait de reprendre le pouvoir en 1994 et on se préparait enfin pour le match revanche sur l'échec de 1980 : il y aurait un second référendum sur l'indépendance du Québec. On connaît la suite. Le truc a fini 49 % contre 51 % pour le NON, le premier ministre Parizeau y est allé d'un discours de défaite plus que douteux et Lucien Bouchard est arrivé pour le remplacer, en tant que PM non élu, avec une auréole de messie ou de sauveur quasi mystique (pour bien des indépendantistes, c'était lui qui avait mené le camp du Oui à quelques mètres de la victoire, les indépendantistes convaincus auraient sauté en bas du pont pour lui).

Les premiers mois du gouvernement Parizeau avaient été marqué d'un certain progressisme. Normal direz-vous, le PQ voulait absolument remporter son pari référendaire et plusieurs mesures populaires ont été adoptées. Ce n'était surtout pas le temps de se faire détester. Sauf qu'arrivent 1996, la grande débandade, surtout Lucien Bouchard, et voilà que l'agenda politique et social change du tout au tout. Ce n'est plus le pays à construire qui compte, mais la dette, le déficit, les finances publiques et un régime minceur pour l'État. On dit bye bye au « grand soir » pour embrasser sans retenue une vision néolibérale de la société.

Sachant très bien que son parti n'avait jamais été élu sur ce programme, Lucien Bouchard décide d'organiser deux grands-messes en mars et octobre 1996 qu'il baptisera les sommets socioéconomiques. En gros il s'agit de réunir autour d'une même grande table tous les acteurs représentant les différents pans de la société québécoise : syndicats, patronat, gens d'affaires, groupes de femmes et communautaires, fédérations étudiantes, tout le monde y est ou presque !

Le caillou dans le soulier

À l'époque, j'étais impliqué dans un petit syndicat étudiant qui s'appelait le Mouvement pour le Droit à l'Éducation (MDE). En quelque sorte l'ancêtre de l'ASSÉ (le groupe de Gabriel Nadeau-Dubois en 2012), le MDE représente la faction plus à gauche et combative des syndicats étudiants. Le MDE est convaincu que les dés sont pipés à l'avance et que les deux sommets sont simplement un gros show pour donner un vernis démocratique et consensuel vers un chemin déjà tracé d'avance : l'adoption de l'objectif du déficit zéro à n'importe quel prix.

Pour y arriver, en plus des coupures massives en santé et en éducation, en plus de la mise à la retraite de milliers d'employés de l'État (infirmières entre autres), le gouvernement Bouchard a prévu un dégel des frais de scolarité et des hausses importantes des frais. C'est Pauline Marois qui est alors ministre de l'éducation ; et le MDE, même s'il ne regroupe qu'une poignée d'assos étudiantes, décide de lancer un mot d'ordre de grève générale illimitée devant culminer précisément lors du sommet d'octobre, moment où le gouvernement sera le plus vulnérable politiquement.

Plus de 40 cégeps en grève

L'espace me manque pour raconter à quel point la mobilisation fut large, spontanée et intense, la grève s'étalant sur plus de deux mois. Au plus fort du mouvement, plus de 40 cégeps (sur 48) étaient impliqués à différents degrés dans le mouvement. Comme un disque enrayé, le gouvernement péquiste proposait alors un dégel massif des frais de scolarité universitaire. Même si c'était le MDE qui était à l'origine de toute la mobilisation nationale, ce sont les deux fédérations étudiantes (FECQ et FEUQ), complètement dépassées sur leur gauche, qui se sont imposées comme interlocutrices de la ministre Marois qui ne voulaient rien savoir de négocier avec le MDE et ses alliés qu'elle considérait comme une structure fantôme. Pourtant, le MDE avait déclenché le mouvement sur une plateforme de cinq revendications, (concernant notamment les prêts et bourses, l'abolition de la nouvelle cote R – le cauchemar de tous les collégiens aujourd'hui). Les deux fédés, qui avaient tout fait pour saborder le mouvement de grève, ont finalement fini par prétendre qu'ils étaient les têtes dirigeantes du mouvement et ont réussi au moins à bloquer la hausse des frais universitaires, ignorant au passage toutes les autres demandes qui avaient donné vie au mouvement. ■

Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que son auteur.

© JEAN GAGNON | WIKIPEDIA

Manifestation du 14 avril 2012 à Montréal.

Par Alexandra Guellil
Journaliste responsable des dossiers société

DAVID HIMBERT

Émile Bilodeau

Vulnérable et authentique

Du haut de ses 25 ans, Émile Bilodeau est ce genre d'artiste qui écrit sa société. En show avec sa guitare, il décrit son Québec, sans mâcher ses mots. Son tout dernier album, *Petite nature*, le prouve : entre noirceur et luminosité, il presse de parler de nos écueils sociaux pour qu'on puisse, ensemble, les rectifier. Et il griffonne des bouts de vie sur papier, souvent branché à l'actualité, pour ancrer ses tounes dans un présent et les rechanter plus tard en se disant fièrement : « *Je me souviens* ».

Curieux de nature, Émile Bilodeau a en lui ce côté rassembleur et quelque peu candide. Impatient de remonter sur la scène, il a vécu la pandémie d'un confinement à l'autre, en espérant très vite revoir son public. « *J'ai perdu mon rendez-vous avec le public pendant cette pandémie. Il y a eu un vide qui m'a fait réaliser que mon travail me procure énormément de bonheur* », confie-t-il. Être sur la route avec ses amis, rire et partager des émotions sur la scène, donner le meilleur de lui en performance, c'est tout ça la chanson pour lui.

Dans *Petite nature*, on sent néanmoins que le ton change par rapport à ces deux autres albums qui ont cartonné. D'autres ambiances tentent de se frayer un chemin et elles sont sans doute un peu plus *trash*, même si elles sont narrées parfois avec humour. « *C'était des jours gris, il ne faisait pas beau dehors et de toute façon, il fallait rester en dedans. C'était une double quarantaine, une double vulnérabilité, visuelle et expérimentale d'un phénomène qu'on a tous vécu à notre façon* », dit le chanteur qui était seul chez lui à se remettre maintes fois en question.

Confiné, face à lui-même et dans ses moments de déprime, il s'est questionné sur les raisons de sa célébrité, sur ce qu'il était et ce qu'il représentait pour les autres. « *Je n'avais pas une saine alimentation, je consommais de l'alcool seul, je me levais et me couchais tard… J'écoutais les points de presse de François Legault qui était rendu mon meilleur chum dans la maison alors qu'il était à la télé… ça n'avait pas d'sens quand on y pense!* »

Mais, il y a eu aussi du beau dans tout cela. Comme la fois où il a fait fi des mesures sanitaires pour se trouver un chalet en Estrie et y amener son frère qui n'allait pas bien. Émile Bilodeau le sentait et ne pouvait pas le laisser comme ça. Il est allé le chercher pour le soutenir. Le matin, ils déjeunaient, la journée, ils allaient courir ensemble et le soir ils chantaient. Entre tout cela, son frère parvenait à suivre ses cours à l'université sur Zoom.

Et puis, le beau de la pandémie, c'était aussi lorsqu'il partait en vélo à 45 minutes de son appartement de Rosemont pour donner des cours de chant dans une école primaire. Y aller lui a redonné un certain dynamisme dans sa vie. « *Ils étaient là, ces jeunes, pleins de sourires et de vie et il y avait tant de diversité culturelle. Des jeunes filles voilées jouaient avec des Tremblay alors qu'on parlait de la Loi 21 sur la laïcité et qu'on se chicanait entre nous, mais… Les enfants, ça s'en fout ben raide de comment tu t'habilles ou de quelle couleur tu es et je me suis beaucoup nourri de cette expérience quand je prenais position publiquement.* »

> « En confinement, je n'avais pas une saine alimentation, je consommais de l'alcool seul, je me levais et me couchais tard… J'écoutais les points de presse de François Legault qui était rendu mon meilleur chum dans la maison, alors qu'il était à la télé… ça n'avait pas d'sens quand on y pense ! »

Les craques du système

Il y a quelque temps, Émile Bilodeau s'est retrouvé à l'hôpital Pierre-Boucher au chevet d'un de ses amis de cégep, qui était touché de plein fouet par un problème de santé mentale. On ne saura ni son nom ni son diagnostic, simplement que c'est de sa vie à lui qu'il tire son inspiration pour son titre *Ma maladie mentale*. « *J'ai été choqué, je crois qu'il n'y a pas d'autre mot. On était là avec toute la gang pour l'aider, essayer de lui changer les idées. C'était une salle beige, maussade avec une civière à strappes qui servait de lit. Ce n'était pas une place pour mon ami. Ce n'était pas une place pour personne.* »

C'est à ce moment-là qu'Émile Bilodeau dit avoir « *allumé sur les craques du système de santé* ». Empathique, le chanteur croit sincèrement que c'est grâce à l'improvisation qu'il pratiquait au cégep et à sa gang d'amis qu'il a pu avancer dans ses moments plus difficiles. « *Sans tout cela, je ne serais pas la personne que je suis aujourd'hui, c'est certain. Ce titre est aussi un clin d'œil à tous ces jeunes qui n'ont pas d'gang ou de soirées d'impro pour surmonter leurs difficultés. L'isolement et l'anxiété, ça fait ça… Mais, la pandémie nous a aussi montré que notre jeunesse peut être profondément résiliente.* »

Dans le clip vidéo de *Ma maladie mentale*, on voit un enfant atteint d'un TDAH et des parents dépassés par tout ce qu'ils vivent. On ne parle pas de son ami, mais on reste dans le thème, car il y a là toute la difficulté de raconter une histoire « *qui parle d'affaires importantes sans pour autant se l'approprier parce qu'il ne s'agit pas de notre vécu propre* ». Mais, dans certains plans de cette même vidéo, il reconnaît le jeune qu'il était. « *Moi, au lieu de me donner des médicaments, mes parents m'ont mis des écouteurs à l'école pour que je sois plus attentif. Ma prof parlait avec un petit micro accroché à son chandail et ça m'arrivait drette dans les oreilles.* » Le chanteur n'a jamais eu de diagnostic, mais l'anecdote révèle à quel point il se sent concerné par ces problèmes.

> « L'identité québécoise n'entre pas dans un cadre, et à partir du moment où on l'accepte, on est plus à l'écoute des inégalités sociales. On arrive à la considérer comme multiple et diversifiée. Si on ne l'accepte pas, on ne pourra jamais régler certains dossiers et créer un réel sentiment d'appartenance entre communautés. »

D'ombres et de lumière

Quand il écrit ou quand il chante, Émile Bilodeau n'a aucun filtre. Authentique, même dans ses moments plus difficiles, comme lorsqu'il parle de ses peines de cœur, il souhaite que ses chansons reflètent à la fois ses ombres, mais aussi sa lumière. « *C'est important de montrer ces choses-là. Safia Nolin ou Dédé Fortin sont des personnes qui ont démocratisé ce côté-là dans la chanson québécoise. Parler de nos peines, ça peut faire du bien aux autres. Mais je le fais parce que je suis bien dans mes bottines aussi et que je suis* groundé, *sinon je ne le ferais pas.* »

À la jeunesse qui peine un peu plus à se trouver dans un univers de possibilités, Émile Bilodeau veut leur dire de rester fiers et que s'ils ne se sentent pas valorisés à l'école, de faire autre chose. Et il sait de quoi il parle parce qu'il l'a fait. « *Moi, je trouvais l'école contraignante, je n'arrivais pas à réussir mes examens… L'esti d'affaire du test du ministère, bah, j'l'ai coulé. Le cours 2 de philosophie aussi, mais la musique, c'était pas si pire. C'est pour ça que je dis aux jeunes d'investir dans leur présent.* »

Politisé et fier Québécois

Engagé socialement, c'est dans un Québec profondément divisé qu'Émile Bilodeau écrit le titre *Je me souviens*. Cette chanson raconte la mort de Joyce Echaquan, celle de Georges Floyd et de tous les débats autour du côté systémique (ou non) du racisme. « *J'entendais des sociologues dire que le racisme n'était pas systémique… mais* guys, *ils l'ont tué dans l'hôpital, Joyce Echaquan ! Juste de l'écrire et de le dire, ça m'a fait un bien fou. Ce n'est pas de l'opinion, ce sont les faits* », dit-il avec urgence en confiant sa sensibilité au fait que tous les drames humains ne sont pas filmés, comme la mort de Fredy Villanueva, à Montréal-Nord, cite-t-il.

Le chanteur n'a jamais caché son opposition à la Loi 21 sur la laïcité. Cela lui a même valu une remarque publique de François Legault, lors d'un point de presse en mai dernier, juste avant la Fête nationale. Invité par le gouvernement à chanter pour encourager les jeunes à se faire vacciner, Émile Bilodeau raconte ce moment qui semble l'avoir plus troublé qu'autre chose, car même s'il recevait des commentaires négatifs sur les réseaux sociaux de personnes qui refusaient le vaccin, ou qui n'adhéraient pas aux mesures sanitaires, il voulait chanter pour participer à l'effort collectif.

Mais, pas question pour le premier ministre de faire appel au chanteur pour promouvoir la langue française, selon sa réponse à un journaliste. « *J'ai trouvé ça injuste, parce qu'au final, s'il y a quelque chose qui nous rassemble entre nationalistes, c'est bien la langue française. Avec ses propos, il a trouvé le moyen de me faire ressentir que je n'étais p't'être pas tant Québécois qu'ça, que je ne pouvais pas promouvoir la langue française parce que j'étais contre la Loi 21. Mais qu'on soit pour ou contre, on est tous Québécois !* »

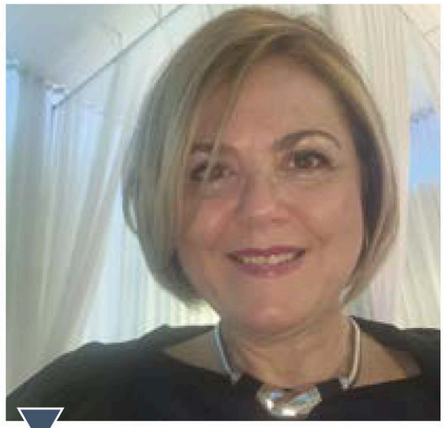
La passion anime le chanteur quand il parle politique. Il aime participer aux débats sociaux et prendre la parole quand ça lui parait important. Pour lui, le Québec est fortement et intimement lié au métissage, à l'entraide, mais aussi aux injustices et aux oppressions. « *L'identité québécoise n'entre pas dans un cadre. À partir du moment où on l'accepte, on est plus à l'écoute des inégalités sociales. On arrive à la considérer comme multiple et diversifiée. Si on ne l'accepte pas, on ne pourra jamais régler certains dossiers et créer un réel sentiment d'appartenance entre communautés.* »

Par Alexandra Guellil
Journaliste responsable des dossiers société

PHOTOS COURTOISIE

Santé mentale : Comment vont les jeunes ?

À l'Hôpital Sainte-Justine, la Dre Lila Amirali, cheffe du département de psychiatrie, reste prudente sur des constats possibles « *d'après-pandémie* ». Après tout, le nombre de nouveaux cas de COVID de jeunes de moins de 18 ans était, au moment de l'entrevue à la mi-novembre, encore en croissance. Au-delà des statistiques, le virus et les consignes sanitaires prennent un peu plus d'espace et sont à la source de plusieurs inquiétudes.



Dre Lila Amirali, cheffe du département de psychiatrie du Hôpital Sainte-Justine.

« *Dès les premiers temps de la pandémie, on a eu des difficultés avec les enfants et les ados. Cela a été reconnu dans des études nationales qu'ils étaient en souffrance* », amorce la spécialiste. Cette dernière constate que la santé mentale a vraisemblablement été délaissée au détriment de la santé physique.

L'Institut national d'excellence en santé et en services sociaux l'a chiffré : dès le mois de mars 2020, on a eu une diminution marquée de consultations pour les maladies physiques aux urgences. Mais ce n'est pas le cas en santé mentale, où la hausse était un peu plus proportionnelle. Certaines situations se sont empirées avec des augmentations en traitement pour l'anxiété, la dépression, les idées suicidaires et l'abus de substances. Selon les données de la RAMQ, entre janvier et septembre 2021, on note une augmentation des nouvelles ordonnances pour des antidépresseurs prescrits aux jeunes de 17 ans et moins d'environ 29 % par rapport à la même période l'année précédente.

La Dre Amirali insiste : quand on parle de la santé mentale, il ne s'agit pas uniquement que de troubles psychiatriques. Selon les données, « *les inquiétudes des parents sur leurs finances, leur travail et autres peuvent affecter le bien-être et la santé mentale des enfants. Cela influence leur sommeil et leur comportement, mais ça ne veut pas forcément dire qu'il y a un trouble psychiatrique. Il y a une vulnérabilité, c'est certain* ».

Avec le confinement, le relationnel a été éprouvé dans les milieux où les enfants, les parents et les couples avaient déjà des difficultés ou des conflits. « *Ils étaient obligés d'être en relation à la maison* », indique Dre Amirali qui croit que cette période a donné lieu à une réelle prise de conscience sur la souffrance que pouvaient éprouver les jeunes. « *On s'est rendu compte qu'on devait travailler sur la prévention pour éviter que les conflits ne dégénèrent en troubles de personnalité. Et la télémédecine a eu de bons côtés, notamment pour certains jeunes qui se sont plus confiés qu'en personne.* »

Troubles alimentaires

L'été dernier à Sainte-Justine, 40 % des lits de pédiatrie étaient occupés par des jeunes ayant des troubles alimentaires. « *Aujourd'hui, ça a beaucoup baissé, mais on a noté cette augmentation. Cela nous préoccupe à la veille du temps des Fêtes où la tendance est souvent à la hausse* », explique la Dre Amirali. Ces jeunes provenaient de l'ensemble de la province.

> « Selon les données de la RAMQ, entre janvier et septembre 2021, on note une augmentation des nouvelles ordonnances pour des antidépresseurs prescrits aux jeunes de 17 ans et moins d'environ 29 % par rapport à la même période l'année précédente. »

ADAM NIESCIORUK | UNSPLASH

Dr Jean Wilkins, fondateur de la section de médecine de l'adolescence au CHU Sainte-Justine et de la clinique spécialisée dans les troubles de la conduite alimentaire.

Fondateur de la section de médecine de l'adolescence au CHU Sainte-Justine et de la clinique spécialisée dans les troubles de la conduite alimentaire, le Dr Jean Wilkins se souvient de ses difficultés avec la télémédecine. Sa pratique étant centrée sur le lien de confiance, il n'est pas facile de tisser quelque chose à travers un écran. « *Je trouve vital d'être en présence physique avec mes patientes, ce sont majoritairement des jeunes filles. On peut tout nous dire au téléphone, mais cela ne remplace pas l'observation. Je dois les examiner, comprendre leurs situations, la froideur de leurs mains, leurs rythmes cardiaques, les espaces qu'elles ont entre les doigts, etc. Le toucher est essentiel pour amener ces jeunes filles à prendre conscience des répercussions de leur conduite anorexique* » détaille le Dr Wilkins.

Pendant la pandémie, le spécialiste a été surpris de voir des patientes, pourtant suivies par d'autres spécialistes, mais à distance, perdre 7 kg entre deux visites sans que personne ne s'en aperçoive. « *En virtuel, je ne pouvais pas dire si j'étais certain de ce que j'avais vu ou entendu* », confie-t-il.

Le pédiatre observe une augmentation de demandes : trois fois plus que le nombre habituel, si on calcule qu'en temps normal, il peut avoir entre 80 à 120 nouveaux cas par année. Avec le confinement, il a pu se rendre jusqu'à 150 à 200 nouveaux cas. Cela crée un délai entre les visites et augmente aussi les inquiétudes des parents qui réfèrent leurs enfants. « *Dans leur chambre, elles trouvaient des vidéos d'entraînement ou de programmes d'exercices pour pallier ce qu'elles considéraient comme des défauts physiques. Confinées, elles avaient plus de temps pour se scruter et les voir. C'est cela qui a entraîné, à mon sens, une augmentation du nombre de cas de troubles alimentaires.* »

Plus anxieux qu'avant ?

Jean Wilkins est dérangé par « le mot en a », l'anxiété et, surtout la façon dont on la traite rapidement par antidépresseurs. Il a vu des patientes arriver avec des traitements qui, à son sens, étaient attribués un peu trop rapidement. « *Il y a un moment pour la médication, on doit d'abord faire un bout de chemin avec la patiente, un trouble alimentaire se soigne rarement par la médication au tout début, ce ne sont pas des maladies où l'on a tout de suite besoin de médicaments* », explique-t-il.

L'expert tient à rappeler que l'anxiété est normale à certains âges, notamment à l'adolescence, qui est une période remplie de complexité autant sur le plan physiologique que social. Si au début de la pandémie, on parlait d'une génération sacrifiée, le Dr Wilkins soutient que les jeunes ont avant tout fait preuve d'une grande résilience, eux qui ont vécu une période sanitaire et sociale que personne d'autre n'a connu à leurs âges. « *L'adolescence, c'est l'âge des possibles, et il faut que ça le reste, il faut croire en eux !* »

Par Ruby Irene Pratka
Collaboration spéciale

DE L'ANGOISSE À L'ESPOIR : CANALISER SON ÉCOANXIÉTÉ

En 2021, il est impossible d'ouvrir un journal sans qu'on ne parle de phénomènes météorologiques inédits. Récemment, le quotidien britannique *The Guardian* rapportait que plus de 500 personnes en Égypte ont dû être hospitalisées après avoir été piquées par des scorpions venimeux, expulsés de leurs cachettes par des pluies torrentielles rares. Au Mali, le lac Faguibine a été presque entièrement avalé par le désert, menaçant les terres agricoles dont dépend la population.

Un entrepôt est la proie des flammes après que des pluies torrentielles ont causé des inondations dans l'ouest de la Colombie-Britannique.

REUTERS

En Colombie-Britannique, une portion de la route Coquihalla, l'axe principal qui relie le Grand Vancouver à l'intérieur de la province vers l'Alberta, a été emportée par les eaux. Plusieurs municipalités, dont la ville d'Abbotsford, près de Vancouver, ont été coupées du reste de la province.

Plus près de chez nous, la petite municipalité de Dunham, en Estrie, doit composer avec une pénurie d'eau sans précédent. « *Cet été, une maison sur deux manquait d'eau* », a relaté le maire Pierre Janecek au *Sherbrooke Record*. Pour faire boire leurs animaux, plusieurs agriculteurs de la région devaient faire livrer de l'eau par camion, leurs puits étant à sec.

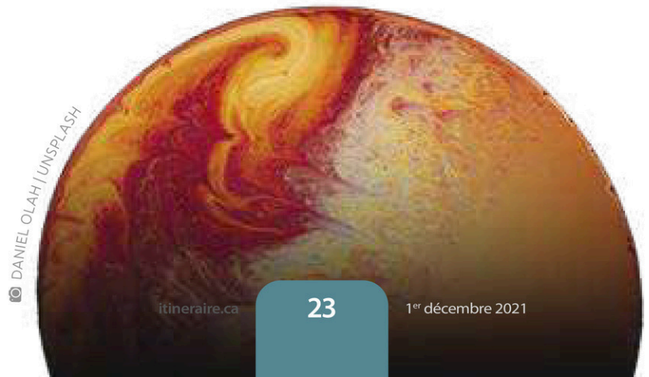
Ces événements ne sont pas isolés. Selon un rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) publié en août dernier, des événements météorologiques extrêmes sont en passe de devenir la nouvelle normalité. Les changements climatiques sont déjà « *répandus, rapides et de plus en plus intenses* », préviennent les experts. La température moyenne globale pourrait augmenter de 4 °C par rapport aux niveaux préindustriels, d'ici 2100, sans qu'il y ait une réduction significative de gaz à effet de serre (GES).

Un monde plus chaud de 4 degrés entraînerait des conséquences catastrophiques en matière de sécheresse et de la hausse des niveaux de mer. Même avec un réchauffement de 1,5 degré – le scénario le plus optimiste et celui visé par l'Accord de Paris de 2016 – cela entraînerait des vagues de chaleur plus longues et plus intenses.

Selon des analyses du Climate Action Tracker, un consortium international de groupes de recherche, même si tous les engagements des pays participants à la COP26 sont respectés, une augmentation de la température globale moyenne de 2,4 °C est à prévoir. « *Ce serait beaucoup trop. Il y aurait probablement des millions de morts* », prévient Patrick Bonin, responsable de la campagne Climat-Énergie chez Greenpeace Canada.

Il n'est pas le seul à s'inquiéter des conséquences des changements climatiques sur la santé humaine. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) a identifié les changements climatiques comme étant la plus grande menace pour la santé. Selon l'OMS, les événements météorologiques extrêmes et la perturbation des systèmes agricoles (et donc alimentaires) nuisent déjà à la santé de millions de personnes. Les riverains du lac Faguibine ne seraient sans doute pas en désaccord.

La Dre Claudel Pétrin-Desrosiers, une médecin de famille qui a fondé l'Association québécoise des médecins pour l'environnement, souligne l'urgence de la situation qu'elle définit comme une deuxième crise sanitaire en parallèle au coronavirus. « *Il y a des personnes qui souffrent directement des changements climatiques, car le climat affecte tous les facteurs qui déterminent la santé – l'accès à l'alimentation, la sécurité économique, la qualité de l'eau, la qualité de l'air. Tous les piliers d'une vie saine sont menacés.* »



DANIEL OLAH | UNSPLASH

INSP

AU CHEVET DE LA TERRE

En novembre, plus de 25 000 délégués de 200 pays, y compris une centaine de chefs d'État, se sont réunis à Glasgow, en Écosse, dans le cadre de la COP26. Patrick Bonin explique que ce sommet annuel visait à en arriver à une entente mondiale qui maintiendrait le réchauffement de la température moyenne en dessous de 1,5 °C par rapport aux niveaux préindustriels. Le sommet avait aussi pour but de soutenir les communautés les plus vulnérables et d'en arriver à une entente de réduire les émissions globales de GES de façon significative d'ici 2030. « *Il faut s'assurer que les pays planifient des objectifs de plus en plus ambitieux, tant et aussi longtemps qu'on n'arrive pas à réduire l'écart entre ce que la science nous demande de faire – limiter le réchauffement à 1,5 °C – et la trajectoire actuelle* », a-t-il observé avant la fin du sommet.

L'accord a connu quelques modestes succès, selon des analystes. Les pays participants se sont engagés à revoir annuellement, plutôt qu'aux cinq ans, leurs objectifs de réduction de GES, de réduire graduellement l'utilisation du charbon ; et de fournir 100 milliards $ par année sur cinq ans en financement pour l'adaptation climatique et les projets de mitigation des émissions des pays en voie de développement.

Or, Patrick Bonin considère que plusieurs des annonces faites dans le cadre de la conférence sont trop faibles pour respecter l'objectif.

Pour la militante suédoise Greta Thunberg, la conférence c'est du « blabla » qui ne mènera pas aux actions nécessaires. « *L'histoire jugera sévèrement nos dirigeants* », a-t-elle déclaré dans une manifestation citoyenne à Glasgow devant plusieurs milliers de militants d'un peu partout dans le monde.

Le président de la COP26, député et ancien ministre d'État britannique Alok Sharma, n'était guère plus optimiste que les jeunes militants. « *Nous avons gardé en vie l'objectif de 1,5 degrés, mais son pouls est faible, et il survivra seulement si on agit rapidement sur nos engagements* », a-t-il déclaré.

Manifestation à Glasgow en marge de la COP26 qui a eu lieu en Écosse en novembre.

ÉCOANXIÉTÉ

Dans ce contexte, de plus en plus de jeunes, un peu partout sur la planète, s'inquiètent pour l'avenir de la vie sur Terre. Le Québec n'est pas en reste. Selon une étude récente de l'Université de Sherbrooke, pilotée par la Dre Mélissa Généreux, 25 % des Québécois éprouvent des symptômes d'anxiété liés à leurs inquiétudes pour la planète. Chez les jeunes, c'est 49 %. La psychologie a un nom pour ce phénomène : l'écoanxiété.

Christina Popescu, doctorante en psychologie à l'UQAM définit l'écoanxiété comme étant le « *sentiment de peur chronique* » des personnes qui redoutent un désastre écologique.

« *L'écoanxiété, c'est une réaction qu'on a quand on se rend compte de l'état de la planète* », indique la Dre Karine St-Jean, psychologue et auteure du livre *Apprivoiser l'écoanxiété*. « *Ça peut inclure l'anxiété, mais aussi l'impuissance, la colère, la tristesse, le découragement, le deuil.* »

L'écoanxiété peut aussi se traduire par des remises en question. Les psychologues observent que de jeunes adultes remettent en question la pertinence d'avoir des enfants ou de poursuivre leurs études.

L'écoanxiété n'est pas un trouble psychologique en tant que tel, comme la dépression clinique, mais plutôt « *une réaction normale* » à une situation alarmante, précise Karine St-Jean. Chez les personnes qui sont profondément affectées, l'écoanxiété peut engendrer de l'insomnie, des pertes de concentration et des émotions très fortes.

Bien que les recherches indiquent que l'écoanxiété est plus prévalente chez les jeunes, ce n'est pas uniquement un problème de jeunes. En marge du sommet de la COP26, Barack Obama, l'ancien président des États-Unis, âgé de 60 ans, a reconnu avoir souffert d'écoanxiété, au point où « *des images dystopiques perturbent [ses] rêves* ».

Apprivoiser l'écoanxiété
Dre Karine St-Jean
Les Éditions de L'Homme, 2020, 304 pages

LES SINISTRÉS PLUS AFFECTÉS

Selon la Dre Généreux, la recherche indique que chez des personnes qui ont déjà vécu des sinistres, les conséquences des changements climatiques pour la santé mentale peuvent être encore plus grandes et être déclencheurs de phobies, de stress post-traumatique ou de douleurs somatiques (douleurs physiques dont l'origine est psychologique).

La Dre Christine Korol est psychologue à Vancouver et spécialiste des troubles anxieux. Elle a soigné des patients pendant le « dôme de chaleur » qui a chauffé l'Ouest canadien en juin dernier, quand les températures ont dépassé les 45 °C sur la côte Pacifique, du jamais vu. Plus de 500 Britanno-Colombiens sont morts des conséquences de la chaleur, et des millions d'autres en ont souffert. La Dre Korol a vu les effets des conditions climatiques sur la santé physique et mentale de ses patients.

« *C'était oppressant. C'était le genre de chaleur qui n'arrive tout simplement pas ici* », se souvient-elle. « *Normalement, le soir, la température baisse et on a droit à une brise de l'océan, mais pendant cette période-là, il n'y a même pas eu de baisse. Certains de mes patients m'ont dit qu'il faisait 50 degrés à l'intérieur de leurs appartements, et ils n'avaient pas de climatisation. C'était évident pour eux que c'était lié au climat. Ils se demandaient, " Comment est-ce qu'on va faire ? "* »

Soigner ces patients est un travail délicat. « *Il faut leur dire que leurs inquiétudes sont légitimes, mais en même temps leur donner un peu d'espoir,* dit la Dre Korol. *C'est un peu la même approche qu'avec un patient qui reçoit un diagnostic de cancer ; on ne peut pas faire disparaître la maladie, mais on peut la gérer, avec de la méditation, des opportunités de profiter du moment présent et des actions constructives. Il faut faire quelque chose pour combattre ce sentiment d'impuissance.* »

> *« Il faut leur dire que leurs inquiétudes sont légitimes, mais en même temps leur donner un peu d'espoir. C'est un peu la même approche qu'avec un patient qui reçoit un diagnostic de cancer ; on ne peut pas faire disparaître la maladie, mais on peut la gérer, avec de la méditation, des opportunités de profiter du moment présent et des actions constructives. Il faut faire quelque chose pour combattre ce sentiment d'impuissance. »*
>
> - Dre Christine Korol

LE CLIMAT ET LA PANDÉMIE : DEUX CÔTÉS DE LA MÊME MÉDAILLE

En septembre 2020, la Dre Généreux et son équipe ont commencé à sonder les Québécois tous les deux mois pour mieux comprendre l'impact de la pandémie de la COVID-19 sur leur santé mentale. Des questions touchant la crise climatique ont été ajoutées au sondage périodique à l'automne 2021, permettant à la psychologue de voir des similarités entre les deux crises.

Sur le plan psychologique dit-elle, « *il y a beaucoup de parallèles à faire entre la crise de la COVID et la crise climatique* », deux phénomènes dont on ignore l'issue et sur lesquels on exerce un contrôle très limité. Tout comme pour la pandémie, une certaine mesure d'anxiété est une réaction normale aux événements.

« *Les personnes qui ne sont pas inquiétées du tout [par l'état de la planète] vivent peut-être dans le déni* », soutient-elle. *Ce qu'on ne veut pas, c'est que les symptômes nous envahissent et nous paralysent, avec pour conséquences des problèmes de sommeil, des troubles d'alimentation et des abus d'alcool.* »

Ses suggestions vont dans le même sens que celles de Christine Korol : il faut faire la distinction entre ce qu'on peut contrôler et ce qu'on ne peut pas contrôler, prendre soin de soi, garder espoir et se servir de son anxiété pour passer à l'action.

PASSER À L'ACTION

Pour la chercheuse en psychologie, Christina Popescu, faire sa thèse sur la question était en soi une manière d'apprivoiser son écoanxiété. Karine St-Jean suggère quant à elle de se connecter avec d'autres personnes qui partagent les mêmes inquiétudes, de s'impliquer dans un projet citoyen, d'aller profiter de la nature en groupe ou de participer à des manifestations, entourés des personnes partageant les mêmes convictions. « *Il faut se rendre compte que oui, c'est grave ; mais oui, il y a aussi de belles choses qui se passent* », estime-t-elle.

Mathis Huissoud et Léo Palardy sont des étudiants du cégep du Vieux-Montréal qui se sont joints à une manifestation pour le climat organisée le 6 novembre dernier par plusieurs syndicats montréalais. Ils sont écoanxieux, mais également écooptimistes. Les négociations de la COP26 ne les rassurent pas, mais ils font confiance à la capacité des mouvements citoyens, et des mouvements des jeunes pour mener des changements durables.

« *Depuis qu'on est jeune, notre génération regarde ce qui arrive, et nous sommes conscients que ça ne se règle pas,* dit Léo Palardy. *Je trouve ça beau que maintenant il y ait un vrai mouvement de jeunes pour passer à l'action.* »

« *La jeunesse a un potentiel tellement fort* », s'enthousiasme Mathis Huissoud. *En 2012, avec les carrés rouges, on a vu comment les mouvements de jeunes peuvent vraiment changer les choses.* »

Les deux jeunes hommes venaient d'écouter une intervention de Mamy Diouma Sow, 15 ans, élue jeune ministre de l'environnement par l'organisme Sors de ta bulle. « *Il ne faut pas avoir peur de mettre nos dirigeants au défi, d'agir et de garder espoir* », a déclaré Mamy Diouma, environnementaliste depuis l'âge de 13 ans. Elle reconnaît qu'elle vit avec l'écoanxiété. Pour elle, comme pour les deux cégépiens, voir d'autres jeunes prendre la rue pour l'action climatique est une source d'espoir et de soulagement.

© RUBY PRATKA

Mathis Huissoud (2e à gauche) et Léo Palardy (au centre) ont participé à la manifestation du 6 novembre avec des camarades du comité environnemental du cégep du Vieux-Montréal.

© RUBY PRATKA

Mamy Diouma Sow, 15 ans, est passionnée d'environnement. Elle agit personnellement pour réduire son impact sur le climat — par exemple, en se déplaçant en vélo plutôt qu'en voiture — mais aussi en prenant la parole en public pour faire valoir l'avis des jeunes auprès des décideurs.

Léo Palardy voit les conséquences de l'écoanxiété dans son entourage, mais choisit de s'accrocher à l'espoir. « *Beaucoup de gens ne savent pas quoi faire et deviennent cyniques. Mais on a tort de dire que c'est complètement hors de notre contrôle. Qu'est-ce que les individus font concrètement pour contribuer à la transformation écologique ? Là est la question.* »

Plusieurs jeunes rencontrés à la manifestation, et puis sur les réseaux sociaux, ont évoqué des changements de comportements tels que le véganisme et le recyclage. Mamy Diouma Sow, pour sa part, s'est tournée vers le vélo et le skate au lieu de demander des *lifts* à ses parents. Léo Palardy s'implique dans un jardin collectif et essaye de manger moins de viande.

Isabelle Béliveau, 26 ans, a canalisé son écoanxiété en fondant une entreprise sociale, Éco Motion. Son équipe multidisciplinaire fait des ateliers avec des groupes de jeunes afin de leur donner des outils pour canaliser leur angoisse climatique. « *Penser à toutes les personnes avec leurs forces différentes qui travaillent sur ce problème gigantesque me donne de l'espoir* », observe la Sherbrookoise.

Olivier Côté, 33 ans, est membre de Greenpeace depuis une quinzaine d'années et travaille dans l'industrie de la voiture électrique. Les membres de sa famille « *roulent pratiquement tous en voitures électriques* » et réduisent leur consommation de viande. Cependant, il a des doutes par rapport à l'impact véritable de ces actions.

« *Je fais ce que je peux avec ma petite personne, mais on paie tous des impôts qui financent des pipelines* », se désole-t-il. *Oui, les actions individuelles ont un impact, mais il faut à tout prix que les dirigeants soient imputables de leurs décisions.* »

AVOIR DES ENFANTS OU PAS ?

Selon une étude publiée en septembre dernier dans le journal médical britannique *The Lancet*, quatre jeunes sur dix remettent en question leur désir d'avoir des enfants en raison de la crise climatique. Olivier Côté en fait partie : « *Je me dis que si on continue dans ce beat-là, mes petits-enfants pourraient ne pas avoir de futur. Dans 60 ans, si on n'a pas changé de cap, il sera trop tard.* »

Même son de cloche chez Daphné Lemelin, 35 ans, journaliste pour l'Agence France-Presse. Elle travaille à Jérusalem où elle ressent quotidiennement les effets du réchauffement. « *Il a toujours fait chaud ici, mais maintenant, c'est coup de chaleur sur coup de chaleur* », affirme-t-elle.

Quand elle est tombée enceinte, il y a trois ans, elle a eu une crise d'angoisse climatique : « *Je me suis demandée si je voulais mettre au monde un enfant pour lui léguer un monde au bord du sinistre.* »

Elle a trouvé sa réponse dans un roman de science-fiction. « *Je lisais un livre d'Isaac Asimov qui disait que dans une société parfaite, on n'a pas d'enfants. Si on a des enfants, c'est qu'on a quelque chose d'inachevé et qu'on veut améliorer les choses. Je me suis dit, si je n'avais pas d'enfant en raison de cette situation, ce serait ma façon d'abandonner.* »

Son fils est maintenant âgé d'un an et demi. « *J'ai décidé d'espérer qu'on sera capable de changer assez pour que mon enfant grandisse dans une société saine, verte et belle. J'ai décidé de m'accrocher à ce tout petit fragment d'espoir.* »

«Marche un boutte dans mes bottes»
Un forum percutant!

par Caroline Dufour, coordonnatrice de la Coalition Jeunes+

Le 18 et 19 novembre derniers se tenait par Zoom le Forum prévention itinérance jeunesse «Marche un boutte dans mes bottes» de la Coalition Jeunes+. Cet événement national québécois s'est avéré être un grand succès, avec plus de 150 participant.e.s dont plus de 50 jeunes qui nous ont donné de belles leçons pour mieux respecter leurs droits les plus fondamentaux afin d'éviter l'itinérance.

D'abord prévu en mai 2020, à l'Université du Québec à Trois-Rivières, l'événement initial a été annulé compte tenu des circonstances que l'on connaît. Transformer ce forum en mode virtuel, en incluant le plus possible de jeunes avec un savoir expérientiel, a été notre plus grand défi. Comment combattre la fracture numérique avec des jeunes qui n'ont pour la plupart qu'un téléphone et une mauvaise (ou pas du tout) connexion internet? Les partenaires jeunesse ont accepté de relever ce défi en créant des espaces de rassemblement en personnes pour les jeunes, afin que leurs voix puissent être entendues.

Et elles le furent! Avec la participation de plus de 50 jeunes dans plusieurs régions du Québec, qui ont pu s'exprimer librement pendant le forum et les ateliers, sans oublier la «Salle Chill» virtuelle, imaginée par le comité de Jeunes+, qui leur était réservée et qui a été un lieu d'échange et de discussion fort apprécié!

Tout au long de l'événement, les jeunes ont su ébranler l'auditoire par leurs idées, leurs solutions, leurs réalités et témoignages. De quoi nous confirmer l'importance de mettre ces derniers «en avant», de les écouter avant de parler à leur place, tout en constatant leur souhait d'être inclus pour construire un monde meilleur où les droits des jeunes seront respectés.

Les participants à deux ateliers ont offert un nombre incalculable de recommandations et d'actions concrètes pour mieux prévenir l'itinérance jeunesse au Québec. Nous les remercions pour leur immense générosité et leur investissement dans ce processus d'intelligence collective.

Deux tables rondes, animées par Annie Fontaine, professeure, travail social et criminologie, Université Laval, ont eu lieu:

La première, en compagnie de **Mélodie Cordeau** et **Yami Morin** du comité de Jeunes+, **Martin Goyette**, cotitulaire de la CRJ et directeur de EDJeP, professeur ENAP, **Sue-Ann MacDonald**, professeure agrégée à l'École de travail social, Université de Montréal et membre du CREMIS, **Steve Richard**, directeur de R.A.P. Jeunesse à Québec et **Jayne Malenfant**, professeure, Université de Concordia, a permis de situer les participants sur la prévention de l'itinérance, avant que les jeunes soient projetés en situation de précarité résidentielle, ce qui ne devrait pas être toléré dans une société riche comme la nôtre.

Lors de la deuxième table ronde, la parole a été donnée uniquement aux jeunes du **comité de Jeunes+** et **aux autres jeunes présents**. Ils ont été invités à s'adresser aux **dix porte-paroles** de partis de l'opposition qui sont venu.es expressément pour les écouter.

«*Si la jeunesse c'est l'avenir, donnons un avenir à la jeunesse*», a souligné Mélodie, répétant ce qu'elle dit dans la vidéo «Legault, faut se donner le go» (disponible sur YouTube) qui a été présentée en ouverture du forum. Encore une fois, les jeunes nous ont coupé le souffle par les vérités qu'ils nous ont offertes.

À la suite de la présentation de notre déclaration commune qui a été travaillée la veille avec les participant.e.s, Manon Massé et Martin Ouellet ont pris l'engagement de la présenter à l'Assemblée nationale.

Pour clore ce forum en beauté et en guise de cadeau pour les jeunes, les membres du groupe québécois Taktika sont venus prendre la parole par un touchant témoignage et un beau message d'espoir.

Samuel Poulin, adjoint parlementaire du premier ministre (volet jeunesse), nous a offert une allocution avec peu de promesses d'engagements, tout en soulignant les sommes importantes allouées en itinérance et dans leur plan de lutte à la pauvreté.

Nous repartons avec une déclaration commune (qui sera bientôt en ligne pour que tous et toutes puissent y adhérer), des recommandations et pistes d'actions concrètes et la grande fierté d'avoir permis aux jeunes d'exprimer leurs idées et préoccupations. Nous repartons avec la conviction et l'engagement de tout faire pour prévenir l'itinérance jeunesse. La Coalition Jeunes+ s'engage à porter tout ce beau travail accompli dans les années à venir. ■

RAPSIM Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél.: 514 879-1949

Chronique payée
Les propos exprimés dans cette chronique n'engagent que les auteurs.

Mots de camelots

Voyages extérieurs et intérieurs

Dans la vingtaine et la trentaine, j'ai beaucoup voyagé. C'était comme une fuite de la réalité. J'ai un malaise existentiel depuis l'âge de 22 ou 23 ans à cause de la maladie, mais je vais garder cela pour mon psychothérapeute.

Les premiers temps, je voyageais dans les grandes villes: Québec, Montréal, Toronto, Ottawa, Thunder Bay, Regina, Winnipeg, Calgary, Vancouver. Parmi ces villes, il y en a trois qui m'ont semblé plus ouvertes: Montréal, Calgary et Vancouver. J'ai trouvé que Vancouver avait plus de protection pour la communauté gaie que les autres villes parce que c'est plutôt anglophone.

J'ai déjà eu un voyageur qui m'a pris sur le pouce de Vancouver à Regina. Le trajet avait pris trois, quatre jours. On avait flirté, puis on s'était fait du bien... Je me souviens de lui comme si c'était hier, un bel Américain de Chicago, la grande ville du nord des États-Unis.

C'est à Vancouver que je suis restée le plus longtemps à cause du temps. Il pleut beaucoup l'hiver, il neige un peu en janvier, mais rien comparé à Montréal. J'ai connu quelqu'un de mon village là-bas. Il n'était pas gai, mais ouvert à ça. Il m'a souvent aidé pour manger car dans les années 80-90, il n'y avait pas beaucoup de missions où aller manger. Cette période de voyage a duré environ 12 ans. J'aurais préféré rester plus longtemps à Vancouver, mais ça n'a pas été possible.

Je remercie tout le monde qui m'ont aidé depuis ces dernières années, financièrement, avec de la bouffe et du soutien moral.

JEAN-JEANNETTE DEVOST
CAMELOT MÉTRO MONT-ROYAL

Bâton de vieillesse

Ça fait maintenant presque trois ans que je travaille à L'Itinéraire. J'y fais l'entretien ménager et je lave la vaisselle. J'aimerais vous dire que j'ai 59 ans et que depuis l'âge de cinq ans je n'ai jamais déménagé. J'ai été, si on peut dire, un bâton de vieillesse. Eh oui, mon père est décédé en 2017, ma mère en 2006. J'ai toujours été là pour eux, mais il faut dire qu'eux ont surtout été là pour moi. J'ai trouvé cela bien difficile à vivre lorsque mon père est décédé. Si je vous disais qu'avant son décès, je n'avais jamais payé une facture; câble, hydro... Je tiens maintenant un budget. Mon emploi à L'Itinéraire est mon premier et je suis extrêmement heureux d'y travailler.

Par contre, ce que j'ai trouvé difficile est que peu de temps après avoir commencé, la pandémie est arrivée et L'Itinéraire a dû fermer les portes du Café pendant trois mois. Durant ce temps, tout ce qui me restait c'était d'aller prendre des marches. Les journées étaient bien longues. Le plus étrange c'est que tout mon entourage également était en arrêt de travail.

Voilà qu'en juin 2020, les activités reprennent! Je me lève le matin à 7h30 et je suis content d'aller faire mon travail. Les gens sont vraiment sympathiques et patients avec moi. Je les apprécie énormément.

JACQUES BIBAUD
PRÉPOSÉ À LA CUISINE

Fière de moi

Je me présente, je m'appelle Diane, j'ai 66 ans, je me suis prise en main, je ne vis plus dans la rue et je suis fière de moi.

Je cherche un logement avec mon fils, mais ce n'est pas facile. En attendant, je reste chez sa blonde. Je la remercie beaucoup car sans elle, je serais dans la rue, puis je ne veux pas revivre cela. Mon fils travaille dans un restaurant depuis plus de trois ans. Je suis très fière de lui. Ça fait cinq ans qu'il est avec sa blonde. J'ai deux beaux petits-enfants qui s'appellent Loïc et Anaïs. Ce sont les deux petits amours de ma vie que j'adore tellement. Ils ont changé ma vie.

Je viens à L'Itinéraire pour me changer les idées et voir du monde. Cet été, j'ai eu la chance de participer au beau projet *Placido-Mo* avec le théâtre Espace Libre. J'ai adoré l'expérience. Si c'était à refaire, je serais prête à recommencer. J'ai rencontré des gens formidables avec qui j'ai fait le projet: les camelots Mario et Nico et le metteur en scène Ricard Soler Mallol.

Je voudrais vous parler de mes passe-temps. J'aime bien faire des mandalas, j'aime marcher et j'aime beaucoup les animaux. D'ailleurs, j'ai une petite chienne qui s'appelle Charlotte. Là, présentement, elle est chez ma nièce car la blonde de mon fils ne pouvait pas la garder. Je vais la voir toutes les fins de semaine parce qu'elle s'ennuie. J'aime aussi beaucoup faire la cuisine. J'ai l'intention de passer de très belles Fêtes, entourée de gens que j'aime beaucoup, et peut-être dans mon logement, sait-on jamais.

DIANE GARIEPY
CAMELOT MÉTRO PLACE SAINT-HENRI

LA LOUISIANE ET LES MONTRÉALAIS

par Roger Perreault
Camelot Rachelle-Béry Fleury/Péloquin
et SAQ Lajeunesse/Jarry

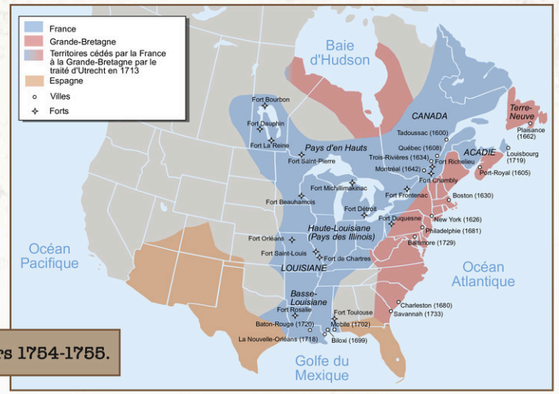
© KARINE BÉNÉZET

Au hasard d'une promenade dans mon quartier de l'est de Rosemont, je suis arrivé, sans chercher, devant une petite place sans nom. Un parc de rue d'une cinquantaine de mètres à peine, où je vois un socle porteur d'une plaque aménagée par la Ville de Montréal.

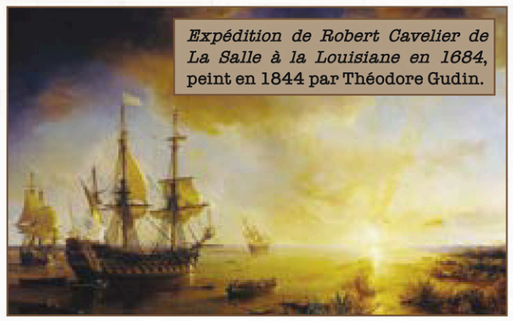
Je m'approche pour y lire l'inscription : « En 1950, la Ville de Montréal soulignait le rôle important des Montréalais dans l'établissement de la colonie française de la Louisiane [...] ».

Intrigué, j'ai fait une petite recherche sur internet pour découvrir qu'outre cette plaque, la Ville de Montréal a donné à trois rues qui ceinturent ce petit espace vert, des noms en lien avec la Louisiane à l'époque où elle était française : de Biloxi, de Tonty et De Mobile. Ces rues, on les retrouve entre le boulevard Pie IX et la rue Viau d'ouest en est et entre Bellechasse au nord et Rosemont au sud. Du même coup, j'ai compris d'où venait l'appellation du Parc de la Louisiane du quadrilatère Beaubien, Bellechasse et les 31e et 34e avenues.

Mais pourquoi cet intérêt pour la Louisiane ? Toujours à mes recherches, je tombe sur un article signé en 1948 par Mgr Olivier Maurault, président de la société historique de Montréal : *Montréal et Louisiane,* publié par *Revue d'Histoire de l'Amérique française.* Il relate la contribution montréalaise au développement de la Louisiane, avant que le premier consul Bonaparte la cède en 1803 aux américains pour une bouchée de pain.



Carte de la Nouvelle-France vers 1754-1755.



Expédition de Robert Cavelier de La Salle à la Louisiane en 1684, peint en 1844 par Théodore Gudin.

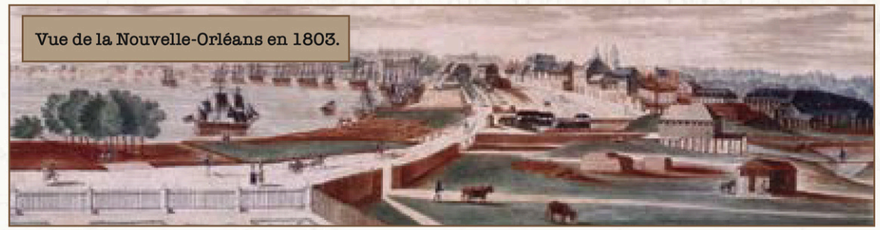
Qu'on en juge. Ce territoire a été exploré par Cavalier de la Salle, premier étranger (venu de la Nouvelle-France) à en fouler le sol. Il explore également le bassin du Mississippi jusqu'à son embouchure et donne en 1682 à cet immense territoire le nom de Louisiane en l'honneur du roi de France Louis XIV. Par la suite, Pierre Le Moyne d'Iberville – oui, oui, celui de la rue et du métro – fonde une colonie en territoire autochtone Biloxi en 1699. Quant à Mobile, elle sera fondée à partir de 1702 par les deux frères De Bienville et Le Moyne qui feront d'elle la première capitale de la Louisiane.

Jean-Baptiste Lemoyne de Bienville.

Je découvrais alors toute une portion d'histoire très peu connue. J'ai appris que nombre de Montréalais ont occupé les colonies louisianaises, accompagnés de Français, d'Acadiens, et d'autres Québécois. Le rôle de ces Canadiens fut suffisamment important pour que de Bienville déclare : « *sans les Canadiens, il n'y aurait rien à faire de la Louisiane en ce temps-là* » ; des propos à replacer dans le contexte du temps, bien sûr.

La Louisiane exerçait alors une attirance très forte chez les Canadiens qui ont subi l'attrait de ce pays de soleil et d'eau et y découvraient une faune et une flore inconnues.

La Louisiane a tardé à prendre de l'essor, et son développement doit beaucoup à la Compagnie du Mississippi de John Law. Le gouverneur de la colonie, Jean Baptiste Le Moyne de Bienville, obtient d'elle la création d'un comptoir commercial à l'embouchure du fleuve en 1717. Un an plus tard, la Nouvelle-Orléans sort de terre. Le choix du site par Bienville relève de la stratégie économique : contrôler le trafic du Mississippi, irriguant un vaste bassin qui s'étend sur une large partie de l'Amérique du Nord.



Vue de la Nouvelle-Orléans en 1803.

Si elle devient la capitale de la Louisiane en 1722 et un port florissant, la Nouvelle-Orléans peine à attirer des habitants, en raison des épidémies et des accrochages avec les populations autochtones. Près de la moitié des habitants de la Louisiane sont des esclaves noirs travaillant dans les plantations. Peu à peu, une population plus cosmopolite s'y installe : Français, Acadiens, Créoles, Noirs... avant d'être complétée par une immigration venue des Caraïbes.

Le quartier français de la Nouvelle-Orléans.

Passée dans le giron de l'Espagne en 1763, la Nouvelle-Orléans est deux fois la proie d'incendies à la fin du 18e siècle. La reconstruction d'une partie de la vieille ville lui donnera son allure franco-espagnole actuelle. Redevenue française en 1800, elle est vendue trois ans plus tard, en même temps que toute la Louisiane.

Il y a donc beaucoup à apprendre de ce volet de notre histoire, d'une époque où la France aurait pratiquement pu prendre le contrôle de tout le continent américain... et qui sait, ce serait peut-être nous qui laisserions « les bons temps rouler ».

Les histoires de votre enfance

Blanche Neige et Fifi

Petite, c'est mon frère qui me racontait des histoires. Ça n'arrivait pas souvent. Mais j'aimais celles de Fifi Brindacier parce qu'elle était marginale, comique et débrouillarde et de Blanche Neige parce que dans son monde, il y avait une belle entraide avec les sept nains. Grâce à eux, elle n'était pas seule ni abandonnée.

FRANCE LAPOINTE
CAMELOT SAQ MONT-ROYAL / PAPINEAU

Hansel et Gretel

Quand j'étais jeune, je fuguais beaucoup. J'ai toujours été à la recherche d'une maison de bonbons dans les bois, mais je ne l'ai jamais trouvée (rire). C'est ma tante qui me lisait Hansel et Gretel. Ça m'est resté dans la tête. Et j'ai toujours vu les bois comme un endroit enchanté.

LYNN CHAMPAGNE
CAMELOT PJC PROMENADE ONTARIO ET MÉTRO PLACE DES ARTS

Le petit Chaperon rouge

Je ne connais pas de conte en particulier, mais j'aime ça quand même. Ma mère me lisait des histoires chaque soir avant de dormir. J'ai souvent entendu l'histoire du Petit Chaperon rouge, avec le loup. On me la lisait, enfant. J'aimais ce personnage, le Chaperon rouge, plein de pureté, sans malice.

ROBERT PATENAUDE
CAMELOT PROVIGO LAURENDEAU / DE BIENCOURT

Il en avait des histoires mon grand-père

À l'époque on parlait du diable… C'est deux gars saouls qui s'parlent : « *Moi, je te parie que t'as pas le courage de te rendre à l'église, à minuit le soir, de prendre un clou et de l'planter dans l'autel…* » Ils s'quittent là-dessus. Le gars a la chienne, mais… y s'en va l'faire quand même. Minuit sonne. Il est bien préparé. Il entre dans l'église, pis là, y fait noir comme chez l'diable. Ça craque de partout. L'gars a peur. Y plante le clou, pis là, y'essaye de s'en aller, mais y arrive pas. Y'a quelq'chose qui l'retient. « *C'est le diable, c'est l'diable !* », qu'y s'dit. L'gars, y meurt de peur… d'une crise cardiaque en fait… le manteau pogné sur l'autel, planté par le clou. C'était un fameux conteur, mon grand-père. Ces vieux contes-là je les adore.

CÉLINE MARCHAND
CAMELOT POIVRE ET SEL PROMENADE MASSON

À travers ma fille

C'était rare que mes parents me racontent des histoires le soir. Je ne sais pas pourquoi. Sûrement qu'ils ne connaissaient pas ça. Mais ma fille, elle avait des livres d'histoires avec des cassettes. Je m'en souviens. C'était *Raconte-moi une histoire*, il y avait aussi *Petit Castor*. C'est un peu par là que j'ai découvert les histoires pour enfants.

RONALD CINQ-MARS
CAMELOT PHARMAPRIX ONTARIO / CHAMPLAIN

L'imagination de Fred Pellerin

Moi, ce sont les histoires de Fred Pellerin, quand il parle de son village, que j'adore. J'aime son imagination, sa manière de déformer les gens comme le pelleteux du village, qui veut des pelles pour la neige molle, d'autres pour quand elle est trempe, d'autres pour quand elle est dure… Je l'adore, il est vraiment captivant, puis il y a toujours une part de vérité et d'intrigue.

JEAN-PAUL LEBEL
CAMELOT SAINT-DENIS ET EMERY

Histoire de pénis

Quand j'étais petit, la propriétaire de l'immeuble où l'on vivait avec ma mère me gardait parfois. Elle me racontait qu'au bout de la rue, il y avait une vieille dame qui attrapait les petits garçons, les amenait chez elle et leur coupait le pénis. Depuis, c'est la première chose que je vérifie chaque matin (rire).

CLAUDE LYRETTE
CAMELOT MÉTRO SHERBROOKE

Par Karine Bénézet
Journaliste responsable de la formation

LE PETIT RUSSE

Michel Faubert

C'EST POUR VOUS DIRE QU'UNE FOIS...

...Il y a de ça bien longtemps, vivait un jeune homme curieux, artiste en désir bien plus qu'en devenir, à la recherche de sacré, de poésie et de mystère. Dans la grande maison de ferme où il vivait avec ses parents, il cultivait le rêve fou de remonter le temps, ne serait-ce que pour avoir le pouvoir de reculer l'Échéance, cette maudite mort dont il ne comprenait rien à rien, dans ces années 70 où on ne célébrait que la jeunesse et la vie sans fin, droit devant et pour toujours.

Il s'est mis alors à aller voir les vieux dans son coin de campagne (à cette époque, il y avait encore des vieux qui s'appelaient des vieux); des vieux fiers, riches de savoirs et de complaintes, de légendes et d'histoires, transmises du fond des âges.

Dans son rêve fou, il s'est mis à croire que ces gens-là, gardiens des trésors du temps, ne pouvaient en quelque part qu'être éternels eux-mêmes. Il les a visités, enregistrés, revisités... et perdus un à un. Alors ce jeune homme s'est mis à livrer lui-même à sa manière ce qu'on lui avait donné : contes et complaintes; véritables poésies populaires sans âge.

Aujourd'hui, grâce au travail de beaucoup d'amoureux du patrimoine, ces trésors subsistent et mènent à travers notre mémoire collective un combat acharné contre la fin des fins.

La bonne nouvelle c'est que bien des années plus tard, cet ancien jeune homme est en train tranquillement, sûrement, de devenir un vieux, fier et gardien d'un folklore différent, peuplé des esprits de tous ceux et celles qui ont passé le relais.

Un monde qui ne peut pas mourir...

- Michel Faubert

Assis à la terrasse du café *Le Club*, coin Roy et Saint-Denis, Michel Faubert hoche la tête. Oui, les contes, les légendes et les complaintes forment des mondes mystérieux. Des histoires dans l'Histoire. Par un dernier passage sur la scène montréalaise de la Cinquième Salle le 3 décembre prochain, le passeur de mémoire honorera l'art de la parole dans *Le chant du silence*. Ce spectacle qui tourne depuis 2019, dont la dernière représentation a été retardée par la pandémie, s'est révélé l'excuse parfaite de se trouver en tête à tête avec celui qui transmet le patrimoine ancestral du folklore parlé et chanté depuis plus de 40 ans.

Un art de la parole

« *Quand j'étais petit garçon, un conte, c'était une histoire d'auteurs inconnus, qui commençait par "Il était une fois"* », explique Michel Faubert. Ce récit, situé dans l'imaginaire, se transmettait de génération en génération. Enfin, à l'origine, car aujourd'hui, « *cet art est beaucoup plus vaste.* » Il s'est diversifié jusqu'à devenir « *un art de dire* ».

À la frontière du réel, on retrouve la légende. « *Si tu ne fais pas tes Pâques pendant sept ans, tu risques de te transformer en animal... En loup-garou* », illustre le conteur pour expliquer ces histoires liées à d'anciennes croyances qui entretiennent le doute de celui qui les écoutent.

Et qu'en est-il de la complainte? Ce genre pour lequel le passeur d'histoires, également rockeur dans l'âme, nourrit une affection particulière depuis ses débuts. « *Si l'on parle de récit de paroles, on élimine la complainte qui est une forme de chanson* », explique-t-il. Pourtant, c'est à ce répertoire qu'il doit en bonne part sa notoriété: avec ses albums *Maudites mémoires* en 1992, *La récompense*, en 2000, son groupe *Les charbonniers de l'enfer*, entre autres créations et collaborations.

La morale de cette histoire...

« *Les contes ont souvent été moralisés. Je pense que ça vient de l'adaptation des contes de certains auteurs, à certaines époques. Ceux de Grimm par exemple. La première version était super* dark *et* gore. *La deuxième a été censurée. Selon ce que j'ai connu, les contes ne sont pas vraiment moraux. Ils encourageaient même des choses immorales pour lesquelles les héros étaient récompensés. Le monde avait besoin de ça. Pouvoir toucher à l'interdit. C'est très libérateur.* »

-Michel Faubert

SYLVAIN DUMAIS

Dark

À Montréal, fraîchement sorti de sa campagne rigaudienne, Michel Faubert commence à s'imprégner de ce registre chanté, médiéval et grave: « *J'allais voir les gens un peu partout pour récolter ces chansons qui parlaient de la mort, parfois de meurtre.* » En parallèle de ce travail de moine bien connu, le jeune Faubert évoluait dans un monde rock, un peu « *obscur* », décrit-il.

Dark même, pourrait-on dire ?

Il acquiesce. Les sombres émotions de ces chansons « *dramatiques* », sans être « *larmoyantes* » résonnaient chez lui. Encore aujourd'hui; parce qu'elles sont comme « *des tableaux qui nous permettent de visualiser et de nommer des choses dont on ne parle pas dans la vie* » et qu'« *il y a de la beauté là-dedans* ».

C'était dans les années 90. Déjà, les Québécois étaient réputés préférer le plaisir à la tristesse, la conciliation à l'affrontement. Michel Faubert, lui, aimait les complaintes, des groupes comme *Bauhaus* et fréquentait les Foufounes électriques (bar-spectacle alors bien différent de ce qu'il est aujourd'hui). En ce temps-là, arriver avec un répertoire aussi *dark* que ces chants bordés de punk-rock, aurait eu raison de l'artiste si elles n'avaient pas été « *pigées* » dans la mémoire reconnue et applaudie du patrimoine vivant. « *Si j'avais écrit tout ça moi-même, j'aurais été barré, je serais resté underground et je n'aurai pas eu la notoriété que j'ai.* »

Les histoires dans l'Histoire

À partir des années 70, les vieux contes et légendes retrouvent leurs voix, malgré des habitudes de consommation de masse déjà bien installées, qui uniformise la culture, et le petit écran des chaumières qui, selon Michel Faubert, a « *eu une incidence certaine sur l'art du conte* ».

Dans cette conjoncture tout de même favorable, le conteur aurait pu s'inscrire en art et tradition populaire à l'Université Laval après son cégep. Mais c'est finalement en histoire qu'il poursuivra, à l'Université du Québec à Montréal. Heureusement d'ailleurs, car c'est par cette éphémère aventure de trois semaines, qu'il s'apercevra rapidement que « *Dans le fond, ce qu[il] aimai[t] dans l'Histoire, c'était les histoires* ».

Il lâche alors ses études et s'immisce dans le milieu traditionnel, d'abord par le violon. « *J'ai commencé à jouer dans des groupes de danse avec des calleurs, j'ai fait une tournée en France avec Philippe Bruneau, un accordéoniste légendaire qui m'avait choisi comme violoneux... je ne sais pas pourquoi.* » Pour autant, ne lui demandez pas de se présenter sur scène l'archet à la main. « *J'ai été violoneux, mais je n'en joue plus* », affirme celui qui aimait les jam sessions, mais que l'idée de monter sur les planches stressait inlassablement.

À l'inverse de l'apparence décontractée qu'arbore le conteur en représentation, il se décrit comme « *quelqu'un qui court, qui est énervé et qui, comme tout le monde, en fait beaucoup trop.* » Mais sur scène, l'homme se transforme et devient conteur ou chanteur de complaintes: « *une autre personne, comme il dit, remplie de quelque chose plus grand que [lui] et qui [lui] fait du bien!* ». Des paroles teintées de sacré d'un auteur pas religieux pour deux cennes...

Les vieux

« Être vieux, c'est être conscient d'avoir des choses qu'on n'avait pas quand on était plus jeune et qu'on peut partager. Mais des vieux, il n'y en a plus. Ceux d'aujourd'hui ont été nourris par la consommation de masse. Les vieux ne veulent plus non plus être vieux, alors ils meurent jeunes. Tristement jeunes. »

- Michel Faubert

© NADINE BOULIANNE

Auprès des vieux

Chez les Faubert, on aimait beaucoup « *la chanson folklorique, la danse, les violoneux, mais il n'y avait pas de conteurs.* » Ses histoires qu'il conte, c'est donc auprès des vieux – « *quand il y en avait encore* » – qu'il les a collectées. L'histoire est connue. Tout commence à l'occasion d'un projet d'été de fin de cégep : « *Les étudiants étaient invités à aller voir les vieux dans le comté, chez nous, à Vaudreuil-Soulange, en Montérégie, pour recueillir des légendes, des chansons, des complaintes… On ne savait même pas ce qu'étaient des complaintes dans ce temps-là* ». Fasciné, il poursuit l'aventure seul, à Montréal, en Acadie et un peu partout au Québec.

D'ailleurs, Michel Faubert était particulièrement attaché aux complaintes acadiennes. « *Plus que les Québécois, les Acadiens étaient capables d'exprimer et d'interpréter des choses tristes dans les veillées, alors que les Québécois étaient plutôt enclins au festif* ».

Au-delà de ce travail de moine, et de son envie de « *faire de l'art d'une façon originale* », c'est le regard qu'il pose sur le savoir ancestral et le lien de la transmission qui accompagnera l'artiste tout au long de sa vie : « *Les vieux que j'allais voir étaient touchés. Il voyait un jeune qui s'intéressait à eux-autres, d'autant plus que des fois, leurs propres enfants ne savaient pas ces chansons, ces histoires. Moi j'avais 19 ans, eux en avaient 72 ou 73. Ça m'a fait développer des relations assez particulières avec des personnes âgées.* »

Le grand partir

Le sens de la vie, celui de la mort. Le passeur s'est toujours interrogé là-dessus. « *Ce que j'ai compris ou reçu en allant voir ces vieux-là, c'est qu'ils sont dépositaires d'un répertoire qui date de siècles avant eux. Ils en devenaient immortels en portant en eux quelque chose qui ne pouvait pas mourir.* »

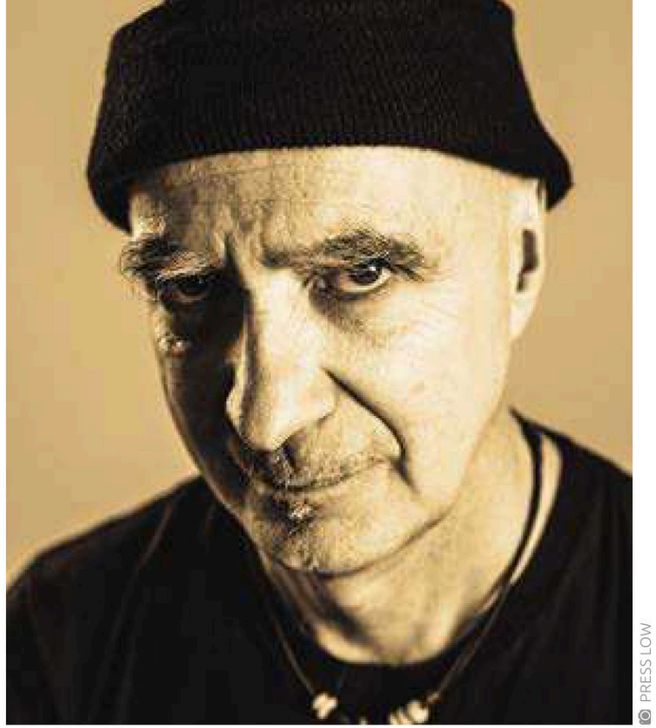
Ces mêmes personnes sont aujourd'hui décédées, et ont fait traverser à Michel Faubert bon nombre de deuils, les uns après les autres. « *J'en ai eu des choses à vivre avec ça* », s'exclame-t-il. Malgré tout, la perspective de mourir ne lui fait pas peur. « *J'ai réglé ça il y a quelques années,* dit-il avec aplomb, *quand mon père est mort. Ma mère est morte tragiquement, mais mon père…* (long silence). *Wow, c'était une belle leçon du grand partir.* »

Et la relation qu'entretient le conteur avec la grande faucheuse, aussi involontaire soit-elle, a été jusqu'à le pousser à préparer son propre départ. « *Il y a quelques années, j'ai cru que j'étais atteint d'une grande maladie et je me suis préparé à partir. Quand j'ai appris que je n'étais pas malade, et ça peut sembler ridicule ce que je vais dire, j'ai presque été déçu, parce que je m'étais tellement préparé…* »

Le miroir

« Un jour, dans une fête familiale, mon père me dit : "J'ai une histoire pour toi". Une histoire que je raconte souvent aujourd'hui celle du miroir. Je l'écoute et je lui dit: "papa, j'la connais c't'histoire là, c't'un vieux conte. J'le connais de la France, y a même des versions chinoises de ça. Où est-ce que t'as appris ça ?" Lui, me répond : "j'ai toujours su ça". Cette histoire, c'est la seule que j'ai reçue de mon père. »

-Michel Faubert



© PRESS LOW

Le sens des choses

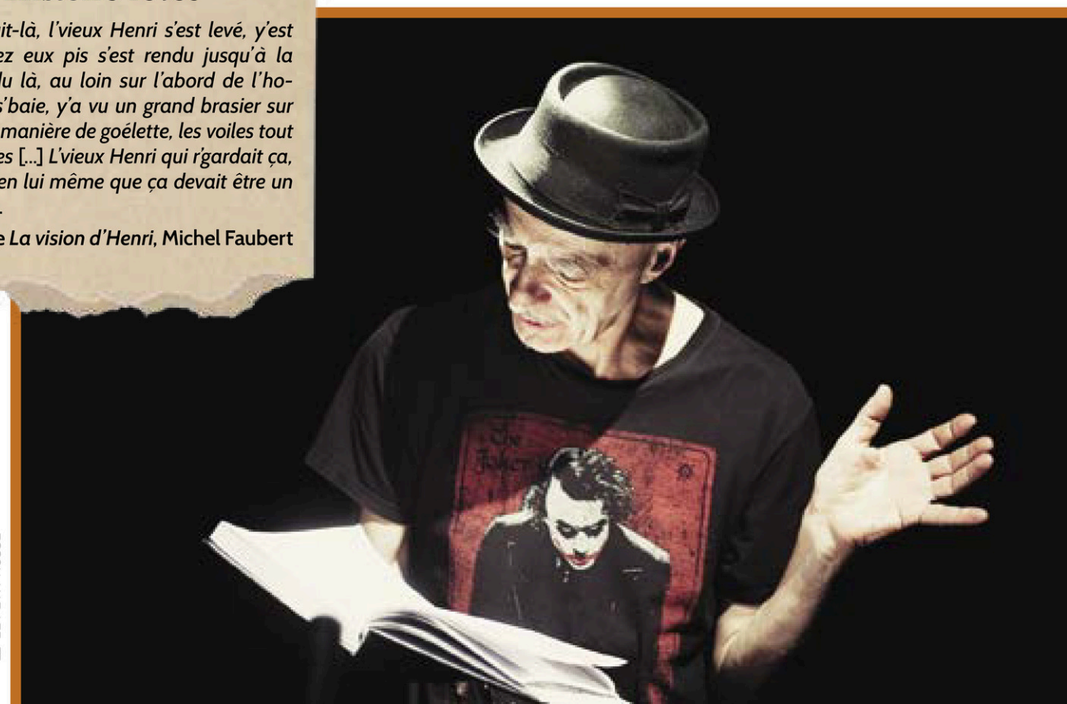
À 62 ans, Faubert a fait le point. Son dernier spectacle, *Le chant du silence*, en est une création. Intimiste, il ferme un chemin introspectif. *Le chant du silence*, « *C'est comme une manière de parler des gens que j'ai connus en parlant de moi et en faisant la tresse de ce qui m'appartient, ce qui appartient aux autres et à l'air du temps,* décrit-il. *Ça me fait beaucoup de bien… Pour comprendre pourquoi j'ai fait tout ça, à quoi je pourrais avoir servi. Pour donner un sens à la vie ; à la mienne.* »

On dit du conte qu'il est le reflet d'un imaginaire collectif. Et de l'Histoire, qu'elle nous aide à comprendre le présent. Les récits de conteurs peuvent-ils alors faire écho à nos enjeux de société ? Égalité des chances, précarité sociale, itinérance, haine, LGBTQ+… Comme l'a fait François Lavallée, dans *Le fermier et le propriétaire*, défendu par Manon Massé de Québec Solidaire au dernier Combat des contes, organisé par le Festival interculturel du conte de Montréal fin octobre. Une histoire très actuelle de propriétaire et d'un fermier, qui pourrait aussi bien être un locataire, pour parler de crise du logement. Si « *le conte nous ramène des fois au berceau de l'humanité parce que c'est un des arts les plus vieux* », comme le souligne Michel Faubert, il ajoute qu'il a aussi le droit de ne servir à rien : « *À trop vouloir l'utiliser, on risque de lui enlever son côté onirique. Seulement, c'est aussi par l'onirisme et le rêve que le conte se transmet. Et on ne maîtrise pas ce à quoi on rêve* ».

Histoire rêvée

« Cette nuit-là, l'vieux Henri s'est levé, y'est sorti d'chez eux pis s'est rendu jusqu'à la mer. Rendu là, au loin sur l'abord de l'horizon dans'baie, y'a vu un grand brasier sur l'eau. Une manière de goélette, les voiles tout en flammes […] L'vieux Henri qui r'gardait ça, il s'est dit en lui même que ça devait être un signe […] ».

-Extrait de *La vision d'Henri*, Michel Faubert



© LE PETIT RUSSE

Espace SCIENCES

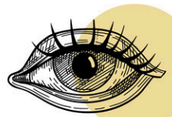
L'ITINÉRAIRE

par Yves Grégoire
Préposé à la distribution

Tout est science. Des confins de l'univers à la nature qui nous entoure, dans la technologie de tous les jours en passant par la vie sur Terre, la science est partout.

1

Les pupilles perçoivent le nombre d'objets



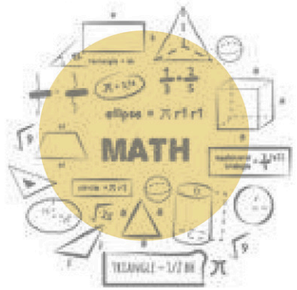
Si l'intensité lumineuse est le facteur qui influence le plus la taille des pupilles, il y en d'autres, comme les émotions, mais aussi le nombre d'objets que nous regardons, d'après de récents travaux de scientifiques australiens et italiens.

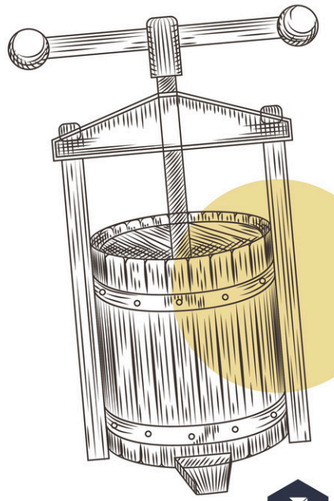
Selon David Burr, neuropsychologue de l'université de Sydney ainsi que ses pairs des universités de Florence et de Pise, les mécanismes qui nous permettent d'évaluer le nombre d'objets sont dans nos pupilles.

Selon le Dr Burr, nous évaluons spontanément la forme, la taille, le mouvement, et les couleurs de notre environnement ainsi que le nombre d'objets. Cette dernière capacité, essentielle à la survie et commune à de nombreux animaux, nous permet autant de compter des pommes dans un arbre que le nombre d'ennemis autour de nous.

Pour vérifier que le nombre d'objets est perçu par l'œil, les chercheurs ont présenté à 16 participants des images contenant un nombre variables de points, reliés ou non par des traits. Les points reliés semblent moins nombreux, une illusion d'optique connue. La taille de la pupille variait alors selon le nombre perçu et non le nombre réel.

Cette découverte scientifique pourrait permettre de détecter très tôt chez les enfants un dysfonctionnement de l'apprentissage des mathématiques appelé dyscalculie.





2

Pressoirs à vin assyriens vieux de 2 700 ans en Irak

Des archéologues italiens et kurdes irakiens ont découvert dans les parois d'un canal d'irrigation irakien des pressoirs à vin vieux de 2 700 ans, datant de l'époque des rois assyriens.

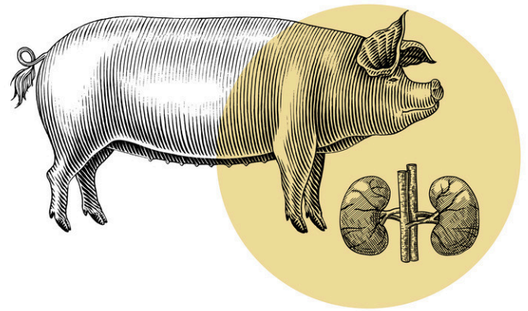
Daniele Morandi Bonacossi, codirecteur italien de l'équipe, explique que près du site de Khinnis (un site archéologique assyrien situé dans la région du Kurdistan irakien) les chercheurs ont découvert les restes d'une fabrique à vin de taille industrielle qui remonterait à l'époque de Sennachérib (704-681 av. J.-C.). Ils ont trouvé 14 installations de transformation du raisin en vin.

Un autre canal d'irrigation de neuf kilomètres a été trouvé sur le site de Faida, plus au nord, par les archéologues.

L'Irak est le berceau des civilisations de Sumer, d'Akkad, de Babylone et d'Assyrie, auxquelles nous devons l'écriture et la création des premières villes. Le pays souffre de pillages depuis longtemps, entre autres depuis l'invasion américaine en 2003 et l'arrivée des djihadistes de l'État islamique (EI) 10 ans plus tard. Ces derniers, selon l'Organisation des Nations unies, se sont livrés à un pillage culturel en détruisant des vestiges de la Mésopotamie antique et en revendant des pièces au marché noir.

3

Transplantation d'un rein de porc sur un humain



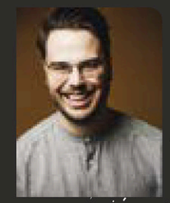
Le 25 septembre, à New York, une greffe d'un rein de porc a été réalisée sur un être humain. Le rein avait été génétiquement modifié pour éviter le rejet de l'organe par le corps du patient alors en état de mort cérébrale. La greffe a fonctionné deux jours et demi et a produit de l'urine. Une première mondiale.

Selon Olivier Bastien, expert de la greffe et ancien directeur de l'activité de prélèvement et de greffes d'organes à l'Agence de biomédecine, en France, la greffe d'un rein de porc sur un humain représente une avancée majeure pour répondre au besoin de greffe de reins notamment. Surtout, c'est dans le domaine de la modification des gènes du rein greffé qui rendent les greffons indétectables par le système immunitaire que l'avancée est considérable.

Rappelons que beaucoup de gens meurent de maladies qui provoquent l'insuffisance rénale en attendant un nouveau rein.

@siouartiste

C'T'ENCORE DRÔLE



Pier-Luc Ouellet
Humoriste

L'ITINÉRAIRE
CHRONIQUE HUMOUR

Comment les papas disent je t'aime

Les relations avec les pères, ce n'est pas toujours simple. J'ai la chance d'avoir un père qui m'aime et qui sait me le dire.
Mais même pour lui, un homme moderne qui a compris qu'il est important de parler de ses sentiments et qui a même payé pour me permettre de consulter une psychologue à une époque où je n'en avais pas les moyens, ça peut être parfois un peu difficile de dire « je t'aime ».

Il me le dit, ne vous trompez pas, mais on voit que de sortir ces deux mots de sa bouche (trois si on compte le « t' » de « te » – oui, je faisais La Dictée P.G.L. enfant), lui est un peu inconfortable, comme s'il se levait trop vite de son fauteuil.

Il s'en vient vieux, vous savez.

Mais ce n'est pas de sa faute. Il a été élevé à une époque où les messieurs n'étaient pas supposés parler de leurs sentiments. Ça ne veut pas dire qu'il n'en avait pas, bien au contraire, mais fallait pas les montrer. Ça donnait l'impression d'être faible. Alors le père faisait semblant d'être impassible jusqu'au jour où Papa s'est mis à pleurer de façon incontrôlable devant une défaite du Canadien, et tout le monde dans la maison s'est senti très mal à l'aise de voir ce débordement d'émotions refoulées.

Tout ça pour dire que mon père trouve ça pas mal plus facile de me démontrer son amour de façon détournée.

Si vous n'avez pas le radar à amour paternel très bien ajusté, je vous ai dressé une liste des démonstrations d'amour maladroites des papas :

– Te ramener des outils du Canadian Tire

Qu'importe que je n'aie pas la moindre fibre manuelle, et que je vive dans un tout petit 3½, ce qui réduit considérablement les chances que je me serve d'une scie ronde, les papas aiment ramener des outils de leur quincaillerie préférée. Après tout, « ça peut toujours servir ».

Papa, tu ferais mieux de les garder pour toi, tes outils. De toute façon, c'est toi que je vais appeler quand je vais avoir besoin de poser des tablettes IKEA.

– Te donner de la nourriture

J'ai beau avoir la bédaine qui prend de l'expansion au fur et à mesure que je m'engage dans la trentaine, mon père semble avoir très peur que je ne mange pas à ma faim. Impossible de sortir de chez lui sans qu'il me remplisse un sac de pots de sauce à spaghetti, de barres tendres et de fruits et boissons gazeuses.

Et qu'importe qu'il habite à Rimouski et moi à Montréal, et que le temps que j'arrive, tout ça est décongelé. C'est l'intention qui compte.

– S'intéresser à ce que tu fais

Tout le monde dans ma famille travaille dans le milieu de la santé d'une façon ou d'une autre ; ma sœur et ma mère sont infirmières et mon père, lui, est préposé aux bénéficiaires. Je suis donc l'étrange membre de la famille qui a décidé de consacrer sa vie à l'écriture.

Et mon père est sans doute mon plus grand fan. Une fois, il m'a félicité pour mon article sur ce qui est arrivé aux bands emo de mon adolescence. Il ne connaît aucun de ces groupes, et s'il les connaissait, il détesterait leur musique d'une haine profonde.

Mais il a quand même lu mon article avec attention et m'a partagé ses impressions. Si ça c'est pas de l'amour.

– Tenter de partager tes intérêts

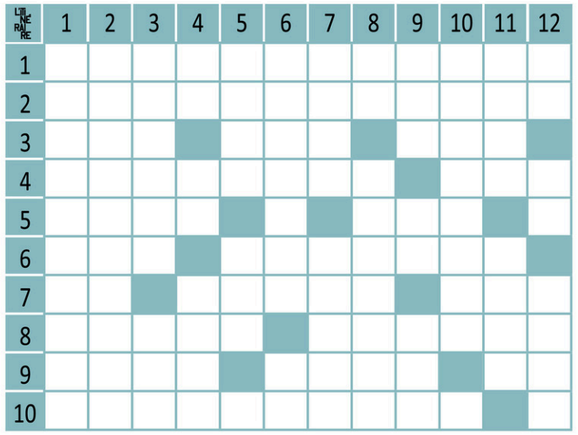
Mon père sait que je m'intéresse à l'humour. Après tout, il a un bon indice : j'ai étudié à l'École de l'humour. Quand on se parle, il me raconte donc avec enthousiasme ses émissions humoristiques préférées, au premier chef sa préférée d'entre toutes, *Madame Lebrun*.

Bon, pour être franc, *Madame Lebrun* me donne envie de me crever les yeux. Ce n'est pas que c'est une mauvaise émission en soi, mais c'est une émission conçue pour les gens de l'âge de mon père, et c'est bien correct ainsi.

Mais il me raconte chaque épisode, parce qu'il sait que je rêve d'écrire sur un sitcom, et parce que ça nous fait quelque chose en commun. Je n'aime pas vraiment *Madame Lebrun*, mais j'aime bien entendre mon père me parler de *Madame Lebrun*.

Non, les papas ne sont pas toujours bons pour dire leur amour. Mais ils sont souvent très bons pour le démontrer. Il faut les encourager à dire ce qu'ils ressentent à voix haute, mais on peut aussi reconnaître leur façon bien à eux de communiquer.

Et les appeler pour leur dire que nous aussi on les aime, et pour prendre des nouvelles d'eux. Après tout, j'ai manqué les derniers épisodes de *Madame Lebrun*. ■



Jeux de mots

joseecardinala1@yahoo.ca

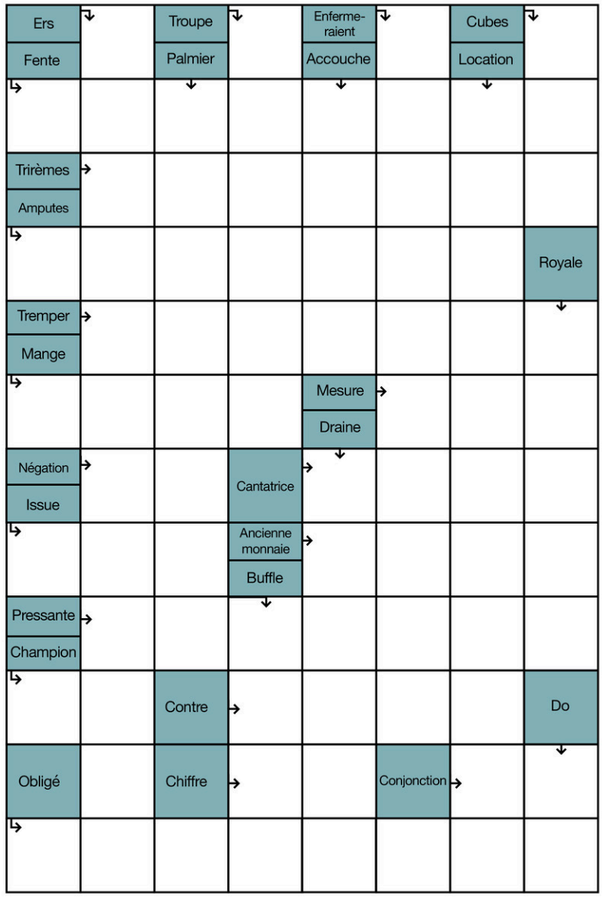
JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

HORIZONTALEMENT

1. Diffamerons.
2. Inhabituelle.
3. Cent. - Fondement. - Socle.
4. Nées. - Radiodiffusion.
5. Notion. - Savoir-faire.
6. Dépôt. - Pâturages.
7. Lawrencium. - Couper. - Nuança.
8. Général portugais. - Demeurer.
9. Nulle chose. - Bordure. - Scandium.
10. Évacuasse l'eau.

VERTICALEMENT

1. Taillera.
2. Nordirais.
3. Couronnée de lauriers. - Sortis.
4. Langue occitane. - Id est. - Courroie.
5. Mille deux cent cinq. - Traces.
6. Attacheras. - Interjection.
7. Chaton. - Mit de la nouvelle terre.
8. Puis. - Séchées à la fumée.
9. Période sexuelle. - Route rurale. - À elle.
10. Oublient.
11. Apparues. - Transpires.
12. Sélénium. - Note. - Armes.



Solutions dans le prochain numéro

SOLUTIONS - 15 novembre 2021

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	A	P	O	S	T	O	L	I	C	I	T	E
2	U	R	C	E	O	L	E		R	N		T
3	D	E		T	R	E	S	S	A	U	T	E
4	I	F	S		D		E		N	I	E	S
5	B	I	T	T	E	R		R	E	T	S	
6	I	G	U	A	N	O	D	O	N			M
7	L	U	C		T	U	A	I	T		D	I
8	I	R	A	S		T	R			I	O	N
9	T	E	G	U	M	E	N	T	A	I	R	E
10	E	R	E	S		R	E	A	L	I	S	E

7	3	2	6	8	5	1	9	4
8	5	1	4	2	9	3	6	7
4	6	9	1	7	3	8	5	2
2	4	8	3	5	1	6	7	9
1	7	6	2	9	8	4	3	5
3	9	5	7	4	6	2	8	1
5	8	3	9	1	2	7	4	6
6	2	7	5	3	4	9	1	8
9	1	4	8	6	7	5	2	3

Qui font voler	M	Fonçait	O	Retirée	O	Atterrant	P
Gérer	Rengaine	Aveuglé	Que fut déroulée
C	O	R	S	E	T	E	R
Maladie	D	I	A	B	E	T	E
Amochées							
M	U	T	I	L	E	E	S
Jeu	L	O	T	O	Radon	N	Fabriquées
Pièce d'une voûte							
V	A	U	Langue de l'Inde	U	R	D	U
			Couleur de lave				
Transportes	T	R	A	I	N	E	S
Décora							
O	R	N	A	Ville de France	Oui	S	I
					Attrapa		
Id est	I	E	Neptunium	N	P	Ville du Nigéria	N
Institute			Or				
E	C	L	A	I	R	E	E
Éclairci	E	L	U	C	I	D	E
Elève							
U	S	E	Baisons	E	T	E	S

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette œuvre de Wassily Kandinsky ? Bonne chance !

RAWPIXEL | DOMAIN PUBLIC

PUBLICITÉ

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?

Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous

1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

Jeu de chiffres

MOYEN

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

2				1				
7	1	4						9
6			2			5		
9				7			2	
3		7		2			5	
5	8					6	1	
1	3		8	4	5		6	
4	2				1			
8							3	4

L'ITINÉRAIRE

Faire un don | Cartes-repas | Abonnement

publicite@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE :

○ 40 $ ○ 50 $ ○ 75 $ ○ 100 $ ou _____ $[1]

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à **6 $** chacune = _____ $[1]

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici : ○

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ $[1]

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

○ 12 mois, **24 numéros** (125 $ avec taxes)

○ 6 mois, **12 numéros** (65 $ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) :

_____

Pour rejoindre notre service aux donateurs :
514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itineraire.ca

MODE DE PAIEMENT

○ Chèque au nom du **Groupe communautaire L'Itinéraire**

○ Visa ○ MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : |__|__|__|

N° de la carte : |__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

Expiration ____ /____ _____

(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

IDENTIFICATION ● Mme ● M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Ville : _____ Code postal : __|__|__ - __|__|__

Courriel : _____

Téléphone : (____) _____

Postez votre coupon-réponse au **Groupe communautaire L'Itinéraire**
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

MERCI

[1] Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'Itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

PUBLICITÉ

Savoir recevoir, c'est être responsable

Avec les Fêtes qui arrivent, vient aussi le temps des rassemblements et des repas avec les proches. C'est une période d'effervescence où l'on se permet parfois quelques écarts avec l'alcool. On souhaite que nos invités goûtent aux meilleurs vins lors du repas, mais d'abord on sert quelques verres pour accompagner l'apéritif et, pour finir en beauté, des digestifs.

En partant d'une bonne intention, il faut se rappeler qu'on expose les convives à un volume d'alcool élevé, et que, mis les uns derrière les autres, tous ces verres représentent un beau mélange ! C'est alors que la célébration peut prendre une tournure indésirable pour tout le monde : ambiance explosive, personne prise d'un malaise ou incident domestique. Les hôtes doivent aussi considérer que certains voudront prendre leur véhicule pour rentrer. C'est pourquoi la modération constitue un argument de taille pour que la soirée ne vire pas au cauchemar.

Le conseil du pro

1) **Garder le contrôle :** en tant qu'hôte, on se doit d'être responsable. Il est toujours mieux d'avoir les idées claires en cas d'incident. Ne pas hésiter à demander à quelqu'un de gérer les gens qui ont tendance à abuser de la boisson. Plus il y a de personnes clairvoyantes, plus les choses se dérouleront bien.
2) **Manger en conséquence :** c'est un fait, la vitesse d'absorption de l'alcool dépend de ce qu'on a dans l'estomac. Lors d'une soirée, il est mieux de bien manger si on boit quelques verres. Aussi, les protéines et l'amidon sont les meilleurs alliés pour ralentir les effets de l'alcool.
3) **Proposer du sans alcool :** ne pas perdre de vue que chaque verre nous enivre un peu plus. Pensez à offrir des boissons non alcoolisées ou à faible teneur en alcool. Ce n'est pas une obligation de consommer de l'alcool ! D'ailleurs, certains de vos invités préféreront sans doute cela.
4) **Éviter le dernier verre :** proposer un verre alors que les invités sont prêts à partir est une mauvaise idée. Le plus sage est de prendre des précautions pour éviter un éventuel accident de la route. Face des invités ivres, il faut avoir le réflexe de savoir qui reprend le volant, leur recommander un taxi ou même leur proposer de les héberger. La nuit sera plus sereine pour tout le monde.

Joyeuses Fêtes et soyez prudents !

C'est votre tour d'organiser le party des Fêtes. Vous et vos amis avez l'habitude de prévoir plus d'alcool que d'habitude. Vous avez envie d'être sur la même longueur d'onde que vos invités :

1) Ce soir, c'est moi qui reçois et je ne vois pas pourquoi je m'amuserais moins que les autres !
2) Si je bois moins que les autres, je ne serai pas dans la même ambiance. Je demande à un ami de garder un œil sur le groupe pour avoir la possibilité de consommer plus.
3) Certains de mes amis ont tendance à abuser de l'alcool… je garde la tête en buvant moins d'alcool et je m'assure que tout le monde se sent bien.

Le party des Fêtes se termine dans la joie et la bonne humeur. Certains ont de la route à faire et veulent reprendre leur véhicule. Que faites-vous ?

1) Le chemin risque d'être ennuyeux, vous leur proposez un dernier verre, histoire de rendre ce moment plus festif.
2) Tous les conducteurs ont l'air fatigué. Un bon café et c'est reparti !
3) Conscient de ce que l'alcool et la fatigue peuvent engendrer, vous leur demandez s'ils veulent rester à dormir.

Vous mettez la barre haute pour faire plaisir à vos convives. La variété d'alcools fait partie de la tradition familiale lors des longs repas. Grand-père aime le whisky, le cousin, la bière locale et maman le vin mousseux…

1) Quand on aime, on ne compte pas ! Je mise tout sur les boissons mais le repas sera moins copieux, faute de budget.
2) À l'heure du digestif, j'encourage les gens à danser et propose un bon jeu à boire pour que l'ambiance prenne plus vite.
3) Je cuisine un repas copieux, avec un équilibre entre l'eau, l'alcool, les boissons sans alcool et la nourriture.

Éduc'alcool

La modération a bien meilleur goût.

B

MARCHAND DE BONHEUR, MARCHAND DE CHALEUR!

Bien emmitouflé dehors ou confortablement
assis chez soi, quand le mercure descend,
rien de mieux qu'un bon café pour se réchauffer.

CAFÉ
BROSSARD[MD]

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL
514 321-4121 • 1 800 361-4121
CAFEBROSSARD.COM